

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DE LA FRANCE.

UN TABLEAU DE FRA ANGELICO.

I

A l'aube d'une journée d'été de l'an de grâce 1453, un religieux dominicain sortait de son couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome. C'était un homme âgé, mais sur ses traits vieilliss brillait encore une fleur de jeunesse, qu'on ne pouvait attribuer qu'à la sainteté de sa vie qui n'avait pas d'ombres, et à la pureté de son âme qui n'avait jamais eu de rides. Il marchait lentement, dans sa robe de laine blanche recouverte d'un scapulaire noir, la tête rasée et nue au soleil, les yeux, baissés, et les mains occupées à rouler les grains du rosaire de saint Dominique. Il traversa la place du Panthéon, et il allait franchir le pont Saint-Ange, lorsque, en passant près de la prison de Tor di Nona, il en vit sortir un funèbre cortège. C'était un condamné que l'on menait au supplice, dans le lieu ordinaire des exécutions, *piazza della Bocca della Verità*. Cet homme, d'environ quarante ans, avait une noble et fière figure, mais elle semblait dévastée par le vice ou par la douleur; son costume était bizarre et tout à fait oriental; il

était vêtu d'une robe de soie rouge et coiffé d'un bonnet doublé d'hermine et d'or en forme de turban.

Un franciscain accompagnait le condamné et s'efforçait vainement de diriger ses pensées vers le ciel, et de lui faire baiser le crucifix dont il détournait ses lèvres avec dédain. Le peuple qui suivait s'en indignait et exhortait le condamné à la pénitence en lui répétant: "*Amico, pensa a salvar l'anima*: Mon ami, pense à sauver ton âme."

Dès que le franciscain aperçut le frère prêcheur, il l'appela et lui dit:

Ah! Frà Giovanni, au nom de la sainte amitié qui unissait nos deux glorieux patriarches, S. Dominique et S. François, venez à mon secours. Voyez ce malheureux. C'est un de ces Grecs qui viennent d'arriver en Italie, après la prise de Constantinople. Il se nomme Argyropoulos. Il a commis un meurtre sur une femme romaine; il va mourir, et il ne veut pas se reconcilier avec Dieu; ce n'est plus même un schismatique, c'est un païen. Essayez si vous serez plus heureux que moi."

Le cortège s'était arrêté sur un

signe du chef des gardes, car à Rome, dans tous les temps, la justice pontificale en immolant le corps d'un coupable, ne veut pas tuer son âme et fait tout ce qu'elle peut pour la sauver.

Frà Giovanni voulut parler au Grec, mais il n'en recueillit que des injures et des blasphèmes, qui lui firent verser des larmes de douleur. Il dit quelques mots tout bas au franciscain, qui, élevant la voix, s'adressa au chef des gardes.

«Ce fils de Saint-Dominique, dit-il, est Frà Giovanni, de Fiesole, le peintre favori de Sa Sainteté. Il se rend au Vatican et veut demander au saint-père un délai d'un jour, afin d'essayer s'il pourra ramener ce pécheur à résipiscence.»

Le peuple applaudit, et le capitaine des gardes déclara qu'il prenait volontiers sur lui de suspendre l'exécution jusqu'à un nouvel ordre du souverain pontif.

Le condamné, qui était resté impassible pendant ce débat, fut ramené dans la prison de Tor di Nona, où devait être enfermée plus tard la coupable famille des Cenci, et le franciscain y entra avec lui. La foule stationna longtemps devant la porte avec intérêt et curiosité.

Frà Giovanni reprit sa route vers le Vatican. Troublé par cet événement, son âme, si sereine ordinairement, ressentait une secrète angoisse.

Arrivé sur la place de Saint-Pierre, il s'agenouilla devant l'obélisque qui renferme à sa cime un morceau de la vraie croix ; puis il franchit la porte du Vatican. Les gardes, habitués à le voir chaque jour, le laissèrent entrer sans difficulté dans le palais pontifical. Il se rendit directement à la nouvelle chapelle que le pape Nicolas V venait d'élever et qui l'avait chargé de décorer. Car il est temps de le dire, Frà Giovanni

était ce moine-peintre, de Fiesole, à qui la sainteté de sa vie et la pureté de son génie firent donner le surnom de Beato (bienheureux), ou de frère Angelique, Frà Angelico, non sous lequel il est plus généralement connu, et qui est également approprié à la beauté de son âme et à la beauté de ses ouvrages. Le grand pape Nicolas V, qui l'avait connu à Florence et qui avait vu éclore les merveilleux produits de son pinceau dans le couvent de Saint-Marc, venait de l'appeler à Rome, où Eugène IV l'avait déjà fait venir pour introniser, dans sa personne, l'art chrétien au Vatican. Nicolas V s'était fait bâtir dans son palais une petite chapelle dans laquelle il voulut que le moine-peintre lui retraçât l'histoire de S. Laurent et de S. Etienne, ces deux héros du christianisme, en les réunissant dans une même commémoration poétique, comme ils ont coutume de l'être dans l'invocation des fidèles depuis qu'un même tombeau a réuni leurs ossements dans l'ancienne basilique de Saint-Laurent hors des Murs.

Cette chapelle est petite et éclairée par une seule fenêtre cintrée ; elle a été heureusement conservée, et c'est un des sanctuaires où les amis de l'art chrétien aiment à faire un pèlerinage. Au bas de la fenêtre est placé maintenant l'autel qui était autrefois en face. Sur les trois autres côtés Frà Angelico a peint deux séries de compositions superposées ; dans les cintres de la partie supérieure est représentée en six compartiments l'histoire de S. Etienne, et dans la partie inférieure l'histoire de S. Laurent.

En entrant dans la chapelle, Frà Angelico commença par se mettre à genoux pour prier Dieu de guider son pinceau, puis il se mit à peindre la scène de S. Etienne conduit au martyre. Il y représenta un

Juif furieux qui entraîne le saint hors de Jérusalem, tandis que d'autres le poussent et le poursuivent avec des pierres à la main. En peignant la violence des Juifs, Frà Angelico pensait à ce Grec dont il avait arrêté l'exécution, et il attendait avec une pieuse impatience l'arrivée du Pape qui ne manquait jamais, chaque matin, de visiter les travaux de son peintre favori.

Le dominicain s'interrompait de temps en temps pour se reposer, et son repos consistait à prier ou à chanter quelques tercets du poème de Dante qui était alors pour les peintres mystiques, une source intarissable d'inspiration religieuse. Ce jour là il récita ce beau passage où Dante peint le glorieux martyr de S. Etienne :

Poi vidi genti accese in fuoco d'ira,
Con pietre un giovinetto ancider, forte
Gridando a sè pur : Martira, martira ect :

“ Puis je vis des gens, tout embrasés du feu de la colère, lapider un jeune homme, en s'encourageant à grand cris : Tue, tue ! Et lui, je le voyais plier déjà vers la terre sous le poids de la mort ; mais ses yeux restaient ouverts et tournés vers le ciel. Au milieu d'un combat si terrible, il priait le souverain Seigneur de pardonner à ses persécuteurs, avec cette expression de visage qui force la pitié.”

II

Enfin la porte de la chapelle s'entr'ouvrit et le Pape entra. Nicolas V était âgé, mais plus encore courbé par le chagrin que par l'âge. On l'appelait dans sa jeunesse, le pauvre étudiant de Sarzane, et il avait passé sa vie dans le commerce des savants et dans le commerce des saints. Devenu souverain pontife, il favorisa la piété, les sciences, les lettres et les arts, il jeta les

fondements de Saint-Pierre, embellit Rome et il eût mérité de donner son nom au xve siècle, comme Léon X donna le sien au xvie. Pendant le concile de Florence il avait connu Frà Angelico, et il s'était bien vite aperçu que l'âme de l'artiste dominicain valait encore mieux que son pinceau. Le pape Eugène IV en avait jugé ainsi, lui qui avait voulu nommer ce saint religieux archevêque de Florence. Mais Frà Angelico, saisi d'effroi en apprenant les intentions du pontife, le supplia de lui épargner ce fardeau, parce qu'il ne se sentait pas appelé à gouverner les peuples* ; mais il dit qu'il y avait dans son ordre un frère plus digne que lui de cette dignité. Eugène IV l'écouta et nomma archevêque le moine qui devait être un jour S. Antonin.

Quand Nicolas V entra dans la chapelle, sa figure exprimait une telle tristesse, que Frà Angelico, en s'agenouillant pour implorer sa bénédiction, ne put s'empêcher de demander à Sa Sainteté si quelque malheur lui était arrivé.

“ O mon fils, reprit le Pape, le malheur qui m'est arrivé est cette catastrophe depuis longtemps prévue, mais qui n'est pas moins amère à tous les cœurs chrétiens : c'est Constantinople prise par les Turcs qui trouble mon sommeil. Depuis que je suis Pape, le principal but de mon pontificat avait été la pacification de la chrétienté, pour diriger, pour unir toute nos forces en une croisade contre les Turcs. Mais les malheureux Grecs ont fait échouer mes projets et ont préféré le turban à la tiare, en haine de la papauté. Ils ont rompu la paix de Florence ; ils ont mal accueilli le secours des Latins, et maintenant leur capitale n'est plus à Jésus-

* Perciocché non si sentiva atto a governar popoli (Vasari).

Christ mais à Mahomet. Ah! Frà Giovanni, y a-t-il au monde un homme plus malheureux que moi? Si je ne craignais de manquer à mes devoirs, je renoncerais à la dignité pontificale, pour redevenir, comme autrefois, maître Thomas de Sarzane, quand je goûtais plus de joie en un seul jour que je n'en goûte maintenant dans une année tout entière."

En achevant ces paroles, le Pape se mit à pleurer avec abondance *. Frà Angelico, toujours agenouillé devant lui, mêla ses larmes aux siennes et lui dit d'une voix entrecoupée :

"Très-saint Père, résignons-nous à la volonté de Dieu; portez votre croix comme Celui dont vous êtes le vicaire; je voudrais vous y aider comme le bon Cyrénéen. Contemplez les images de ces deux martyrs dont vous m'avez chargé de peindre la vie sur les murs de cette chapelle, et apprenez d'eux à souffrir.

—Vous avez raison, Frà Giovanni; votre âme et votre talent sont ma consolation, et j'aime à venir ici près de vous épancher mon cœur chargé d'indiciblesangoisses."

En ce moment midi sonna. Le Pape se mit à genoux pour réciter l'Angelus et essuya ces larmes qui, depuis S. Pierre, ont tant de fois rougi les yeux des souverains pontifs.

En ce moment, un prélat vint annoncer que le dîner de Sa Sainteté était servi.

"Mon fils, dit le Pape, ne me quittez pas en ce moment d'affliction. Je vous prie de venir vous asseoir à ma table.

—Saint-Père reprit l'humble religieux, je ne puis faire cela sans la permission du prier, il faut que je me rende au dîner de la communauté.

—Mais moi, mon fils, je puis vous en dispenser. Venez, venez!"

Le dominicain dina donc en tête à tête avec le souverain pontife, en silence et les yeux baissés, comme s'il eût été dans le réfectoire de son monastère. Ce n'était pas un jour d'abstinence, et l'on servait de la viande sur la table du Pape. Le moine refusa d'en accepter.

"Frà Giovanni, lui dit Nicolas, vous vous épuisez à ces peintures que je vous presse trop peut-être de terminer; vous avez beaucoup travaillé ce matin, et je veux aujourd'hui que vous vous reconfortiez et que vous mangiez de la viande.

—Padre santo, je ne puis le faire sans la permission du prier."

Le Pape ne put s'empêcher de sourire et d'admirer les naïfs scrupules du saint religieux.

"Mon fils, lui dit-il, ne pensez-vous pas que l'autorité du souverain pontife peut très-bien suppléer à la permission du prier? Je vous dispense aujourd'hui de ce point de la règle de Saint-Dominique, et je vous ordonne de manger de tout ce qu'on vous offrira *."

Le dominicain obéit en silence, mais son esprit était distrait; il pensait sans cesse à ce pauvre Grec coupable dont il avait suspendu l'exécution, mais il n'osait en parler au saint-père.

Nicolas V s'aperçut de sa distraction et lui demanda à quoi il pensait. Alors Frà Angelico lui raconta l'histoire d'Argyropoulos et ajouta :

* Voir cette scène dans Muratori, tome XXV, page 286. La prise de Constantinople porta le coup mortel à Nicolas V, et l'on observa qu'à dater de ce jour où il en fut instruit, la joie fut bannie de son regard et le sourire de ses lèvres.

* Cette scène qui peint si bien la vertu de Frà Angelico est racontée par Vavari et par le Père Leandro Alberti, *De viris illustribus Ordinis Prædicatorum libri sex.*

“Saint-père, c'est avec justice que votre gouvernement a condamné ce malheureux au supplice ; mais je sais que Votre Sainteté ne veut pas la mort de son âme, et j'ai espéré que votre miséricorde voudrait bien lui accorder un jour de délai, pour lui laisser le temps de revenir à Dieu.

— Mon fils, je vous remercie d'avoir agi ainsi. Je vous accorde un jour et même plusieurs, s'il est nécessaire.”

Nicolas V écrivit aussitôt l'ordre de suspendre l'exécution et le donna au Beato, qui, tout joyeux, lui demanda la permission de se retirer sans finir son repas. Il l'obtint, et quitta à la hâte le Vatican. Après avoir traversé le pont Saint-Ange, il fut bien tenté de s'arrêter à la prison de Tor di Nona ; mais il crut qu'il était de son devoir de revenir au couvent, où l'on devait être surpris de ne l'avoir pas vu de retour pour le repas du midi. Quand il entra dans le cloître de Sainte-Marie-sur-Minerve, les frères avaient quitté le réfectoire, et le prieur donna pour pénitence au religieux retardataire de se mettre à genoux, et de manger son repas dans cette posture. Le Beato, sans dire un mot pour s'excuser, s'agenouilla et fit signe seulement qu'il ne voulait pas manger. Le prieur alors lui ordonna d'expliquer les motifs de son retard.

— Mon père, dit-il je suis coupable, *mea culpa*. Sa Sainteté a voulu me faire dîner avec Elle, et Elle m'a obligé à manger de la viande sans votre permission.

Le prieur admira l'obéissance et la simplicité du bienheureux, mais ne lui en témoigna rien pour ne pas blesser son humilité. L'habitude de l'obéissance lui était si naturelle, qu'il ne voulait recevoir de commandes pour son art que par l'intermédiaire de son supérieur

spirituel, et lorsqu'on venait lui demander un travail, il répondait simplement qu'il fallait en convenir avec le Père prieur, et qu'il ferait tout ce qui lui serait ordonné. Il refusait de stipuler un prix pour ses œuvres, et distribuait aux malheureux la totalité des sommes qu'elles lui rapportaient. Il aimait les pauvres pendant sa vie, dit Vasari, “aussi tendrement que son âme peut aimer aujourd'hui le ciel où il jouit de la gloire des bienheureux.” S'il avait l'amour des pauvres, Frà Angelico avait encore à un plus haut degré l'amour des âmes ; il obtint du prieur l'autorisation de se rendre aussitôt à la prison. Il y courut avec les ailes de la charité et montra l'ordre du Pape qui suspendait l'exécution.

Il se fit introduire dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la cellule du prisonnier, maintenant qu'on a transformé tant de nos antiques abbayes en maisons de détention.

Argyropoulos se montrait grave et sombre, toujours vêtu de sa robe rouge et de son turban blanc, dans une majesté tout orientale. Il était assis sur son tas de paille dans l'attitude du roi Salomon sur son trône. Le dominicain, avec sa robe blanche et sa figure angélique, ressemblait à un de ces beaux lys qu'il a peints si souvent dans la main de l'ange de l'Annonciation, un de ces lys des champs dont le Sauveur lui-même a dit que Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas revêtu comme l'un d'eux.

Frà Angelico, sans rien dire d'abord, s'arrêta à l'entrée pour se mettre à genoux et prier Dieu de guérir cette âme ulcérée. Un rayon de soleil, qui venait obliquement de l'unique fenêtre, illuminait sa tête nue et rasée, et lui donnait l'aurole anticipée des bienheureux.

Le Grec contemplait, avec étonnement, cette apparition lumineuse

et croyait rêver le songe du patriarche Jacob, qui avait vu des anges monter et descendre une échelle mystérieuse.

Après s'être fortifié dans la prière, Frà Angelico s'approcha du prisonnier et lui dit d'une voix vraiment angélique :

“ Mon frère ! ”

Mais le charme sous lequel Argypoulos s'était laissé prendre à la vue du bienheureux, se rompit au son de sa voix ; il ne vit plus en lui qu'un moine catholique, c'est-à-dire, un être qu'il détestait.

“ Je ne suis pas ton frère, nous n'avons rien de commun et je déteste le culte des azymites *.

— Mon frère, nous sommes vous et moi chrétiens, quoique vous ayez déjà rompu l'union des Eglises grecque et latine, qui avait été si heureusement signée au concile de Florence, il y a à peine quinze ans.

— Non, point de paix entre nous, comme disait notre grand-duc Notaras ; j'aime mieux voir à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du Pape.

— O mon frère, pouvez-vous dire cela ? si vous n'êtes pas catholique, n'êtes-vous donc pas chrétien ?

— Non, je ne le suis plus, je ne crois plus en Dieu ; et d'ailleurs, s'il y a un Dieu, j'ai commis de trop grands crimes pour qu'il puisse jamais me pardonner. Je suis païen et platonicien ; je préfère Jupiter à Jehovah, Platon à l'Evangile, et les dieux d'Homère aux saints du christianisme.

— Hé quoi ! mon frère, vous retournez de deux mille ans en arrière, pour respirer ce que Dante appelle la puanteur du paganisme, *il puzzo del paganesmo.*”

Frà Angelico essaya en vain d'attendrir ce cœur endurci et désespéré comme celui de Judas ; pendant trois jours il jeûna, il pria et fit prier tous ses frères, il s'offrit à Dieu comme victime pour sauver cette âme, et il employa contre son propre corps les instruments de la pénitence. Dieu ne daigna pas lui accorder cette grâce.

Chaque matin, en allant peindre au Vatican, il rendait compte au Pape de son insuccès, et il recommandait le Grec aux prières pontificales. Les trois jours expirés, il conjura le Pontife d'accorder au criminel un nouveau délai pour suspendre l'exécution.

“ Saint-Père, dit-il, le séjour de la prison exaspère ce malheureux ; peut-être obtiendrais-je quelque chose de lui si je pouvais le faire sortir et lui faire respirer le grand air.

— Je ne puis rien vous refuser, Frà Giovanni ; amenez-le voir cette chapelle, je suis sûr que vos peintures feront du bien à son âme.

— Je l'amènerai dès demain, puisque Votre Sainteté le permet ; mais je la conjure de me faire, comme à l'ordinaire, sa visite, je suis certain que la vue du vicaire de Jésus-Christ fera plus d'effet sur lui que mes peintures.”

Nicolas V le lui promit et écrivit l'ordre de mettre le captif en liberté pendant un jour sous la responsabilité de Frà Giovanni.

C'était un spectacle touchant de voir ce pape et ce moine employer les combinaisons les plus généreuses pour convertir ce schismatique paganisé.

A Continuer.

* Nom que les Grecs donnaient aux Catholiques à cause de la discussion sur le pain azyme, comme matière de l'Eucharistie.

ALICE.

(Voir pages 100, 202 253 et 296 du 2e volume.)

VIII.

L'été fut, cette année-là, d'une chaleur extraordinaire, et la température ne s'abaissa que vers le milieu du mois de juillet, après un orage qui éclata sur cette partie des côtes de l'Océan, et dont les habitants de l'île de Ré gardent encore le souvenir. Sur la plage, en face de la Maison-Blanche, l'ardeur du soleil était si intense, le rayonnement de la lumière si vif sur la mer et les sables, que William seul pouvait s'y aventurer avec John et le pêcheur. Celui-ci avait organisé pour le baigneur une tente recouverte de voiles, et, quelle que fût l'efficacité de cet abri, le docteur lui-même ne s'y hasardait que rarement, et il avait dû renoncer tout à fait à ses courses sur les brisants, à la recherche des coquillages et des algues marines. Il passait ses journées à l'ombre des peupliers du jardin, à aspirer quelques souffles de brise qui venaient de la mer, et, le plus souvent renfermé dans l'intérieur de la maison, incapable d'aucun mouvement, d'aucune étude, et aussi haletant que le chien Hélio.

Pour Alice, elle n'était presque jamais sortie depuis son arrivée, pas même le matin, car, durant quelque temps, il sembla que la nuit n'apportait aucune fraîcheur à la terre, et que le soleil ne disparaissait quelques heures sous l'horizon que pour y reparaître avec des feux plus brûlants. Le soir seulement, il lui était possible de faire quelques pas dans le jardin et d'aller, jusqu'au bord de la mer, épier si un nuage n'apparaissait

point dans ce ciel d'airain. Le ciel gardait son accablante aridité, la lune réfléchissait la chaleur avec la lumière, et l'Océan lui-même renvoyait en émanations étouffantes les rayons qu'il avait absorbés. La plupart des fleurs étaient brûlées autour de la maison, les arbustes dépérissaient à vue d'œil, et Bénédicte qui, vingt fois par jour, consultait le thermomètre, disait n'avoir point connaissance d'une aussi haute température au bord de la mer, où la fréquence des brises et l'action des courants maintiennent d'ordinaire un climat tempéré.

Il en résultait une souffrance générale pour les êtres animés, aussi bien que pour les plantes, et ce malaise de l'âme qui accompagne toujours les anomalies physiologiques. Alice attribuait à cette cause la mélancolie qui s'était emparée d'elle; la vie lui paraissait aussi aride que ce ciel qui s'étendait implacable au-dessus de sa tête. Avec cette science de souffrir doucement, que les femmes possèdent, elle recueillait en elle-même bien des souffles d'orage qui la brûlaient d'autant plus qu'elle n'en laissait rien comprendre. Mais elle avait des heures de découragement terrible, et plus d'une fois elle demanda à Dieu de calmer des mouvements de révolte contre une destinée à laquelle elle avait consenti.

Un soir, qu'une brise légère se faisait sentir sur le rivage, elle était sortie seule et avait poussé sa promenade jusque chez Hugues. Le pêcheur l'accompagna au retour; elle marchait doucement, le calme de la soirée lui faisait du bien et apaisait peu à peu la fièvre

causée par la chaleur du jour. La lune semblait nager dans l'azur un peu vaporeux du ciel, le firmament se fleurissait d'étoiles, les phares s'allumaient successivement sur les côtes, à la pointe des Balceines et sur la jetée de Saint-Martin, et l'oreille ne saisissait dans la solitude environnante que le murmure alanguiné des flots sur la grève. La jeune femme savourait avec délices cette suave poésie d'un beau soir, et jouissait avidement de ce premier apaisement qui se produisait en elle. La mer leur envoyait par intervalles de légères haleines qui présagent le vent, et il leur venait de la terre de moites senteurs d'herbes sèches, qui annoncent des orages en l'absence de la rosée. Alice le fit remarquer au pêcheur.

—C'est un signe, dit-il.

—Un signe de quoi, Hugues ?

—Un signe que le temps va bientôt changer ; ne voyez-vous pas cette vapeur que le soleil a laissée là-haut derrière lui ?

—En effet, le bleu du ciel est moins pur.

—Laissez faire, Marie ne manquera pas à aller demain dire sa prière à la chapelle du rivage.

—Où est cette chapelle ?

—Madame ne la connaît pas ? Le lieutenant l'a montrée un soir à madame, au retour de la pêche. Quand je dis : chapelle, c'est par manière de parler, car il n'y a qu'une niche, tout juste de quoi abriter une bonne Vierge.

—Votre femme va souvent prier là ?

—Toutes les fois qu'il menace gros temps, pour les matelots en mer, et aussi par souvenir de la défunte du capitaine.

—Du capitaine qui ?

—Du capitaine Mérédic, le père de M. Henri. C'est elle qui fit placer là cette image de Notre-Dame, après qu'il eût manqué

sombrier sur les récifs avec son bâtiment. Ah ! madame, ce fut une fameuse journée ; je m'en souviens comme d'hier : la pauvre femme était à genoux sur le bord, ainsi que Marie, tandis que j'étais là à me désespérer dans ma barque avec les camarades, et à lutter, sans avancer, contre une mer de tous les diables. Puis tout à coup le vent a sauté, le navire a pu reprendre le large, mais c'était plus malin que nous qui avait sauvé le commandant. C'a été une idée dans le pays, que sa femme avait fait un vœu. Pour lors, elle fit commencer cette petite chapelle, et je croirais que le lieutenant a l'intention de la faire achever, car il a recommandé d'y porter des fleurs aux anniversaires, et de bien l'entretenir en attendant que... Mais, à propos, savez-vous bien ce que disent du lieutenant ceux de la ville qui lisent le journal ?

—Que disent-ils donc, Hugues ?

—Qu'il s'est fièrement conduit là bas, qu'on lui a envoyé la croix d'honneur, et qu'on a fait capitaine. Voilà ce qu'il disent, ni plus ni moins. Au phare, on ajoute que sa frégate est en marche pour France, et sera peut-être en vue de l'île aujourd'hui ou demain.

—Vous croyez ! dit Alice d'une voix altérée ; eh bien ! oui, tout ce qui vous a été rapporté de la noble conduite de M. Mérédic et de son avancement est vrai ; je l'ai lu de mes yeux.

—Mille millions de bourrasques ! s'écria le vieux marin avec un geste intraduisible, je n'aurai donc pas menti en prédisant aux autres que celui-là irait loin ! Dieu lui est venu en aide, voyez-vous, madame. Il avait l'air si malheureux, lorsqu'il est revenu ici, environ la Saint-Martin dernière ! Marie prétend qu'il doit avoir quelque chose au cœur. Mais Marie Hugues ne

sait pas toujours parfaitement ce qu'elle dit, et d'ailleurs, moi, je réponds à cela : Tant mieux si c'est de l'amour, il se mariera ; il reviendra tôt ou tard à la Maison-Blanche, et mille bourrasques ! je ferai danser ses enfants sur mes genoux, et lorsque j'aurai vu ça, je partirai plus gaiement pour mon dernier voyage.

Comme il achevait ces mots, ils aperçurent William et le docteur qui s'avançaient à leur rencontre. Alice marchait en rêvant et gardait le silence. La lumière de la lune palissait sous des vapeurs de plus en plus sombres, la chaleur était redevenue étouffante ; on eût dit que le ciel pesait sur la terre comme une coupole de plomb.

— Nous aurons du nouveau d'ici à peu de temps, reprit le pêcheur en interrogeant successivement divers points de l'horizon, nous aurons du nouveau d'ici à peu, et le premier grain ne sera pas maigre.

— Hugues, dit vivement Alice, priez votre femme de me venir prendre demain, je désire l'accompagner à la chapelle du rivage.

Elle alla rejoindre le docteur et son frère.

En rentrant à la maison, ils trouvèrent une lettre d'Écosse, que John venait d'apporter de la poste d'Ars. Elle était de lord Georges ; c'était la première qu'on recevait de lui. Il disait ne pouvoir préciser encore l'époque de son retour et demandait la procuration d'Alice et sa signature pour quelques décisions à prendre relativement à Winter-Hill.

Comme elle achevait de lire, distraite et agitée, Bénédicte sortit un instant pour respirer et rentra en disant :

— La mer est d'une immobilité étonnante, et j'ai cru voir des éclairs du côté du couchant.

Il ajouta que plusieurs barques

avaient quitté la haute mer dans la journée, pour rentrer à Saint-Martin.

Alice passa une nuit mauvaise ; elle avait dans les oreilles des bruits de tempêtes, des visions de naufrages, et son imagination ne lui montrait de toute part que de sombres tableaux. Vers deux heures du matin, elle se réveilla en sursaut, il lui semblait que l'image de Djemmi, un vieux chien de chasse de Henri, placée sur la muraille en face, et qu'éclairait la lueur mourante de la veilleuse, venait de pousser au milieu du silence un hurlement plaintif. C'était Hélio qui aboyait dans la cour. Elle le reconnut bientôt, mais fut longtemps à se remettre de l'émotion que lui avait causée cette illusion du sommeil.

Elle raconta le lendemain en souriant cet incident au docteur, ainsi que les affollements de sa pensée durant toute la nuit.

— Cela tient à la disposition de vos nerfs, mylady, répondit tranquillement Bénédicte ; il y a surcharge d'électricité dans l'air et tout l'organisme en est affecté.

Marie Hugues la vint prendre dans la journée ; il faisait une chaleur plus écrasante encore, et sur la mer régnait un calme plat. Le soleil avait des teintes cuivrées, et le ciel, suivant l'expression d'Hugues, se barbouillait de nuages d'un sinistre aspect.

— Mon Dieu ! dit Alice à la femme du pêcheur, en marchant avec elle le long du rivage, que vait-il se passer ?

A cet instant, elles tressaillirent de concert ; elles venaient d'entendre au loin un bruit sourd, comme un premier roulement de tonnerre.

— Vous croyez donc vraiment qu'il y aura du danger en mer, ma bonne Marie ?

—Hugues le dit, madame, et il se connaît aux signes du temps. On est inquiet pour le fils de la veuve Amissé, qui est parti ce matin pour Oleron.

Elles pressèrent le pas et furent bientôt à la petite chapelle; Marie Hugues se mit à cueillir des branches de genêts pour en décorer la niche de la madone.

—La bonne Dame voudra bien se contenter de cette offrande, dit-elle, puisque le soleil a brûlé toutes les fleurs. C'est comme le jour où je vins ici, l'automne dernier, avec le pauvre M. Henri. Il n'y avait plus de fleurs non plus, mais c'était le froid et le vent qui les avaient détruites.

Elles allèrent disposer leur verdure autour de la statuette de la Vierge.

—Tenez, continua-t-elle, voici encore un rameau de tamarin, qu'il déposa ici de sa main; je ne l'ôte-rais pas de là, quoi qu'il soit bien desséché. Le pauvre jeune homme a peut-être lui-même en ce moment besoin de prières; ceux du phare disent qu'il est en mer et doit naviguer à présent dans nos parages.

Alice pâlit légèrement, et posant la main sur le bras de sa compagne:

—Marie, dit-elle avec agitation, priez pour lui et aussi pour moi. Je ne sais pourquoi, mais mon âme est triste à mourir; priez Dieu pour qu'il veuille bien me soutenir et me rassurer.

—Est-ce que vous avez quelqu'un, que vous aimez, en mer? demanda la femme du pêcheur avec simplicité.

—N'a-t-on pas toujours quelqu'un? Hélas! tous ceux qui souffrent ne sont-ils pas nos frères?

—Oh! que cela est vrai, madame! Tenez, vous me rappelez la femme du capitaine, ici même, le

jour de la grande tempête. Mais elle, bien sûr, elle a fait un vœu, et Notre-Dame de Bon-Secours l'a entendue et exaucée.

Alice, à ces mots, leva les yeux au ciel, et tomba à genoux sur l'herbe du rivage. Là, le front dans ses mains, elle pria longtemps avec des sanglots et des larmes, au pied du modeste monument.

Quand elle se releva, elle paraissait plus calme, mais ses traits avaient cette expression un peu exaltée qu'ils prenaient toujours dans les moments de crise où sa nature enthousiaste l'emportait jusqu'aux derniers dévouements.

Le docteur Bénédicte en fut frappé à son retour, et trouva que sa parole et ses regards avaient cette animation extraordinaire qu'il avait déjà remarquée à Winter-Hill, le jour même où elle avait annoncé à lord Georges qu'elle lui donnait sa main.

Hugues se trouvait à la Maison-Blanche, et causait avec William. Les nouvelles qu'il apportait étaient rassurantes pour la contrée. Il avait appris au phare que tous les pêcheurs d'Ars, de Saint-Martin et de la Flotte, partis de la veille, étaient rentrés en prévision de l'orage. Le fils Amissé lui-même, l'un des plus intrépides, était revenu, ayant désespéré de pouvoir gagner Oleron avant le commencement de la tempête. Il n'avait rencontré aucune embarcation, hormis une frégate, qui venait du large, et lui avait paru de loin chercher à s'engager dans le pertuis d'Antioche.

Alice écoutait avidement ces paroles, qui relevaient sa confiance, et s'accordaient si bien avec les vœux de son cœur. Mais elle se sentait, malgré tout, un besoin de mouvement qui l'empêchait de tenir en place, la maison lui semblait d'un vide étrange, elle avait

des palpitations, et sa tête était en feu.

Elle proposa, dans l'après-dîner, de s'aller promener jusqu'au phare, si le temps le permettait. Dans cette partie plus reculée et moins habitée de l'île, le phare était le centre d'où rayonnaient toutes les nouvelles. La petite colonie des employés de l'État devait être naturellement mieux instruite que la plupart des insulaires. On y recevait quelques journaux, et la position y mettait à même de surveiller avec une vigilante exactitude les événements un peu intéressants de la mer.

Ils partirent donc, en longeant le rivage. Le temps devenait de plus en plus menaçant, mais paraissait devoir se tenir ainsi jusqu'à la fin du jour. Le soleil s'effaçait peu à peu derrière des montagnes de nuages aux formes pesantes et aux contours bronzés, les seuls rayons qui perçaient encore cette ténébreuse barrière étaient dévorants, mais l'on n'entendait aucun roulement de tonnerre, et aucun souffle de vent n'agitait les couches inférieures de l'atmosphère. La mer, d'une couleur plombée demeurait presque silencieuse, les vagues conservaient toujours leur mouvement alangui; on eût dit que les éléments réunissaient leurs forces et se recueillaient de toutes parts avant de commencer la lutte.

Aucune voile n'était en vue, et un garde-côte leur apprit que la frégate dont il avait été question venait d'être aperçu par lui, manœuvrant comme pour doubler la pointe de l'île et chercher le vent, afin de s'éloigner des écueils.

Effectivement, ils la virent qui essayait des bordées, dans le but de se maintenir au large, car sur ce point, et en l'absence de toute brise, l'action seule des courants pouvait la jeter sur les brisants ou

la faire échouer dans les sables de la plage. L'île, à cette extrémité, est gardée par une ceinture de récifs à fleur d'eau, sur lesquels est bâti l'ancien phare, et qui s'avancent à plus d'une demi lieue dans la mer. Au temps des marées basses, on peut en parcourir une partie à pied sec, mais durant les hautes marées, ils forment un immense bas-fond de rochers sur lesquels la masse des vagues s'amoncele, se brise, et va refluer à droite et à gauche en un vaste demi-cercle, et accroître la force des courants dans le pertuis Breton et le pertuis d'Antioche. Maintes fois des embarcations, entraînées par les eaux, ou poussées par le vent, sont venues se perdre dans ces dangereux parages, et Hugues en connaissait trop bien les périls, pour ne pas suivre avec une anxiété croissante les évolutions du navire cherchant à éviter ces passes.

Ils pressèrent leur marche, pour arriver au plus vite à la tour du phare, mais ils n'avaient point fait vingt pas, qu'un violent éclair les aveugla, suivi presque aussitôt d'un coup de tonnerre, qui imprima à l'air une vibration subite. Ce fut comme un signal, et le vent commença à souffler, roulant les nuages dans le ciel, et sur la mer de grosses vagues, que l'on voyait accourir en s'amoncelant de l'extrémité de l'horizon. Alice tremblait comme une feuille, et pressait contre son bras le bras de William.

— Comme tu es agitée ! lui dit son frère.

— Je vous ai cependant vue plus d'une fois contempler l'orage sans pâlir, ajouta doucement le docteur, et même en rechercher les solennels spectacles.

— Cela est vrai, répondit-elle, mais je me sens depuis quelques jours d'une étrange susceptibilité nerveuse : le moindre éclair me

donne des commotions, et je ne sais quelle angoisse me presse le cœur. C'est un enfantillage, sans doute, et qui ne vaut pas la peine...

Un second éclair lui coupa la parole, et en même temps ils se virent enveloppés d'une telle obscurité, qu'on eût pu croire que le jour menaçait de s'éteindre pour faire place à la nuit. Des nuées de plus en plus basses et lourdes pesaient sur l'Océan, se confondaient de loin avec les flots, et présentaient de toutes parts l'image du chaos, précurseur du déluge. Un véritable ouragan venait de se déchaîner sur l'île; les tamarix et les térébinthes se courbaient jusqu'à terre sous le souffle de la tempête, les peupliers s'agitaient avec d'effrayants murmures, quelques moulins à vent furent renversés, et le phare lui-même semblait vaciller sur sa base. Ce fut une journée désastreuse, suivie d'une nuit plus terrible encore. On voyait des trombes de vent faire tourbillonner les nuages, soulever des colonnes d'eau et de sable, les élever à une prodigieuse hauteur, et les briser contre le rivage avec de formidables rejaillissements. Les éclairs se succédaient, le tonnerre grondait sans interruption et mêlait son bruit, tour à tour sourd ou déchirant, au fracas retentissant des lames, aux sifflements de l'orage et aux mugissements des vaches qui s'enfuyaient du côté des habitations. Un voile de ténèbres déroba la vue des objets à une courte distance; lady Eberton et ses compagnons n'avançaient qu'aux lueurs de la foudre, qui les aveuglait tout en les éclairant.

—Je ne distingue plus la frégate, s'écria Hugues, elle a dû mettre en panne et carguer au plus vite, pour n'être pas entraînée à la dérive. Quel malheur qu'elle n'ait

pu s'emboîser dans le canal avant l'arrivée du vent!

—Est-ce qu'il y a du danger? demanda Alice pâle de frayeur.

Comme elle achevait ces mots, une vive lumière, suivie d'une détonation, perça la nue qui enveloppait le navire. Le vieux marin se jeta à terre, et appliquant son oreille sur le sol:

—Le bruit ricoche sur la mer, dit-il; ce n'est pas le tonnerre, c'est un coup de canon.

L'ancien et le nouveau phare avaient allumé leurs feux, et l'orsqu'ils arrivèrent à la pointe des Balcines, ils trouvèrent tous les employés en mouvement, ainsi que quelques pêcheurs accourus d'Ars et des environs. Mais personne ne pouvait songer à porter secours. Aucune barque n'était capable de tenir la mer, et tous ces braves gens, dans la consternation, restaient spectateurs impuissants de cette scène effrayante. Hugues se tordait les mains de douleur.

—Il n'y a donc rien à faire! répétait Alice, il n'y a donc rien à tenter!

—Rien, qu'à prier pour eux, madame, répondit un vieux pilote d'Ars, ils en ont grand besoin, car on dit que le bâtiment commence à chasser sur ses ancres.

En effet, grâce à la projection de la lumière des phares et à la fréquence des éclairs, on voyait par moments le navire, avec ses mats, ses vergues et tous ses agrès, se détachant dans un cadre de feu, sur un fond noir comme l'enfer, s'inclinant sur le flanc, se relevant sur sa quille, tournoyant sur lui-même, et luttant avec l'obstination du désespoir contre le ciel et l'Océan acharnés à sa perte, contre l'abîme qui l'attendait en bas, contre le vent et la foudre qui redoublaient d'efforts pour le précipiter dans l'abîme.

Et cette lutte dura jusqu'à une heure avancée de la nuit, et la tempête ne cessa pas de faire rage, déracinant les arbres, renversant les habitations de la côte, et portant partout où elle passait la dévastation et la mort. A chaque instant des bandes d'oiseaux, des pluviers, des goélands, des hirondelles de mer, venaient s'abattre contre la tour du phare et joncher le sol de leurs corps palpitants.

Alice, pâle et muette, pria tout bas entre le docteur et son frère, au milieu des pêcheurs qui l'entouraient, la tête découverte, silencieux et terrifiés. Le tonnerre grondait toujours, le canon tirait de plus en plus vite, et chaque coup accroissait dans les âmes l'angoisse et la désolation. Par intervalle, lorsque le bâtiment se trouvait dans la rafale, on pouvait saisir les cris de l'équipage apportés par l'ouragan, on distinguait la voix des gardiens du vieux phare, cherchant à signaler à la côte le navire en détresse.

Cette agonie durait depuis sept heures du soir. Vers onze heures, une pluie torrentielle commença à tomber, et éteignit pour un moment le bruit du tonnerre et le bruit du canon. Un garde-côte, dont la cabane avait été emportée, vint dire que des barques avaient été lancées de nouveau, et avaient pu franchir les brisants. Il y eut une minute de solennelle attente, et une lueur d'espoir reparut sur les visages, lorsque tout à coup deux noms furent jetés d'un phare à l'autre sur l'aile de la tempête.

Ces deux noms étaient, l'un, celui de la frégate *l'Almée*, l'autre, celui du capitaine Mérédic.

Un même cri fut poussé par les pêcheurs, qui tous se précipitèrent dans la direction où le garde-côte

croyait avoir aperçu les embarcations.

Alice était demeurée à la même place, il lui semblait que des mots étranges venaient de frapper son cœur à travers un songe affreux ; elle promena autour d'elle un regard d'une fixité terrible, ne vit plus Bénédicet et son frère, poussa un gémissement, et fit un mouvement pour s'élançer vers la mer : le docteur l'arrêta et la saisit dans ses bras.

— Hugues ! cria-t-elle d'une voix déchirante, Hugues...

Le pêcheur accourut, et entendit seul la fin de sa prière. Un coup de tonnerre plus épouvantable, suivi cette fois d'un profond silence, parut ébranler le ciel et la terre, et fit craquer la tour jusque dans ses fondements.

La pauvre femme était tombée, comme foudroyée sur ses genoux. William tremblait et joignait les mains ; Hugues avait disparu avec Hélios, des pêcheurs couraient sur la plage d'un air éperdu, d'autres revinrent, le visage bouleversé, en disant :

— Le feu est au navire !

Une flamme sinistre apparaissait à la place où, quelques minutes auparavant, brillaient les fanaux de la frégate. Elle serpentait, s'étendait, gagnait de l'avant, à l'arrière, et enveloppa bientôt tout le bâtiment, que l'on voyait se rouler sur lui-même dans un tourbillon de lames, de feu et de fumée. L'incendie grandit, se concentra, redoubla de fureur, et jaillit tout à coup, comme du cratère d'un volcan, avec une détonation effroyable. Puis tout s'éteignit, tout disparut ; la tempête avait triomphé dans son œuvre de mort, et la lutte était terminée.

Le tonnerre continuait seulement ses grondements lugubres, le vent ses sifflements, la mer ses

mugissements profonds, et Alice sa prière.

Lorsque le docteur s'approcha d'elle, lorsque William l'appela par son nom, elle se releva lentement, passa la main sur ses yeux, comme au sortir du sommeil, les regarda fixement l'un et l'autre, et rabattant son voile sur son visage, sortit de la tour avec eux, sans verser une larme, et sans prononcer un mot.

IX

Alice avait été saisie d'une douleur sans nom, qui l'écrasait, sans qu'elle y pût croire. Une étreinte horrible lui comprimait la gorge ; elle ne pouvait ni pleurer ni gémir et elle étouffait. Son frère lui parlait, et elle ne l'entendait pas ; il lui pressait les mains dans les siennes, et elle ne sentait rien. Elle ne voyait plus que le néant autour d'elle, n'entendait plus que le silence de la mort. La foudre l'avait frappée en même temps que le navire, et son âme demeurait comme brisée sous le coup, sans pouvoir se relever.

Le docteur les avait quittés à quelques pas de la tour. Elle accompagna William jusqu'à la maison et repartit aussitôt. Le repos lui était impossible ; elle appelait maintenant l'ouragan, les vents et le tonnerre. Elle se cachait, elle croyait toujours voir un homme attaché à ses pas et cherchant à lire ses tortures dans ses yeux. Elle erra longtemps le long du rivage, les pieds dans l'eau, le front dans la tempête. La mer jetait ses vagues furieuses jusque sur ses vêtements, l'orage sifflait dans ses cheveux et la mort en chaque lame l'invitait à venir. Elle ne fuyait pas cette colère de la nature, elle la cherchait, elle était folle, elle eût voulu mourir.

Une étoile apparut timidement devant elle, dans une déchirure de nuages, tout au fond de l'orient. C'est du ciel que vient la lumière durant les ténèbres, et c'est du cœur de Dieu que descend l'espérance, lorsqu'elle a cessé dans le cœur de l'homme. La pauvre femme se traîna jusqu'à la chapelle du rivage et s'accroupit là dans les tamarix, aux pieds de cette patronne des affligés, que l'on n'invoque jamais en vain. Il est des plaintes mystérieuses de l'âme, qu'une fille n'ose confier à l'oreille de son père et que l'indulgente tendresse d'une mère sait comprendre et apaiser. Elle ne demanda rien, elle montra sa misère, implora pitié pour son sentiment et pardon pour ses souffrances.

Elle resta là jusqu'au matin, renouvelant tout bas le sacrifice qu'elle avait offert durant toute cette journée, et pendant toute cette nuit.

Les vagues lueurs du crépuscule commençaient à poindre qu'elle y était encore, et elle continuait sa prière silencieuse et obstinée, contre toute espérance, lorsqu'elle se releva en poussant un grand cri ; le ciel s'était ouvert subitement devant elle.

Deux hommes venaient de s'agenouiller à quelques pas de là devant la sainte image. Ces deux hommes étaient, l'un, Hugues le pêcheur, l'autre, Henri Mérédic.

Elle bondit, éperdue de saisissement et de bonheur, s'élança vers Henri de lui tendant les bras, puis s'arrêta comme devant un sacrilège, et mettant les mains sur ses yeux, s'enfuit précipitamment du côté de la maison.

Quelques pêcheurs se tenaient dans le jardin, apportant la nouvelle que le capitaine était sauvé avec tout l'équipage. Elle passa au milieu d'eux, courut prendre

tout l'or qu'elle put trouver, et le leur distribuant :

—Pour vous, dit-elle, et pour ces pauvres gens. Allez, mes amis, et que Dieu vous récompense.

Elle se rendit à la chambre de son frère. Le docteur venait de rentrer et pleurait avec William en lui faisant le récit du sauvetage. Tous les hommes du bord n'étaient pas encore à terre, mais on les savait en sûreté sur les rochers du vieux phare.

—Je sais tout ! dit-elle en se roidissant pour ne pas se trahir.

Elle dévora toutes les paroles de Bénédiet, et lorsqu'il eut fini.

—Vous resterez, leur dit-elle, pour ces malheureux. Moi, il faut que je parte, que je parte à l'instant. Cette lettre de Georges... Je n'ai pas répondu.... J'ai besoin de voir maître Legoën et de le consulter.

Ses longs cheveux déroulés tombaient sur ses épaules, sa robe était trempée d'eau, son front couvert de la rosée du matin. Le docteur la regardait avec inquiétude, et William, étonné de ce départ précipité, voulut faire quelques observations. Mais pour se soustraire à toute question et à tout examen :

—Il le faut ! dit-elle d'un ton doux, mais qui ne souffrait pas de réplique.

Elle ouvrit la porte et sortit pour aller donner des ordres.

Deux heures après, elle partait avec Maggy pour la Bretagne, et le lendemain de bonne heure, après quelques heures de repos au château, elle allait sonner à la porte de la maisonnette que maître Legoën appelait, à Glennaël, sa maison de campagne et qu'il s'oubliait parfois devant les paysans jusqu'à nommer son château.

Le digne homme était en ce moment occupé à écheniller ses

plantes et à arroser ses fleurs, en attendant l'heure de reprendre le chemin de la ville, d'où il s'échappait chaque soir et où il retournait chaque matin durant la belle saison. Au coup de sonnette il releva vivement la tête, et apercevant une ombrelle qui s'agitait derrière la haie de clôture, il courut ouvrir lui-même, poussa un cri et recula de deux pas en arrière en se trouvant face à face avec la jeune femme, qu'il croyait encore sur les plages de l'île de Ré.

—Quoi, c'est vous, madame, c'est vous-même ?

—Moi-même ; je vous surprends, mon ami, c'est tout simple, Maggy m'attend à Glennaël ; j'ai à m'entretenir avec vous. Je ne vous dérange pas ?

Le bonhomme courait chercher son habit, posé sur la branche d'un arbre. Il la pria d'entrer pour se reposer et lui fit avec un empressement plein d'excuses les honneurs de la modeste pièce qu'il appelait son salon.

Elle s'assit, elle paraissait fatiguée et surexcitée en même temps, ses traits étaient légèrement tirés, son regard plein d'un trouble indéfinissable.

—Mon bon ami, dit-elle, je venais...

En cet instant un beau chat, l'ancien favori de la femme du notaire, entra dans la chambre et lui sauta sur les genoux sans autre cérémonie. Maître Legoën se leva, indigné de tant d'audace, puis s'arrêta brusquement, interdit et confus.

Alice venait d'être prise d'un accès de larmes, de spasmes et de sanglots. Elle avait en face d'elle une gravure représentant un naufrage, et la nature à cette vue reprenant tous ses droits, elle céda à cette effusion que n'avait pu produire ni le saisissement de la douleur ni celui de la joie.

Le notaire perdait la tête, il n'accusait que le chat, qui s'était enfui au plus vite, sans savoir pourquoi cette colère et ces pleurs, s'était retourné une ou deux fois, hors d'atteinte, comme pour demander l'explication d'un procédé pareil et avait fini par se coucher au soleil afin d'attendre et de se résigner.

Maitre Legoën n'en savait pas plus que lui ; il s'était approché d'Alice, qui essayait de sourire pour le rassurer et continuait de pleurer en lui tenant la main.

—Maudite bête ! bête mal élevée ! répétait il en lançant des regards menaçants du côté de la fenêtré.

La jeune femme était en proie à une véritable crise. Il courut déboucher tous les flocons de la cheminée, mais il n'y avait rien dedans. Il appela le jardinier, le jardinier était sourd ; il revint vers Alice d'un air désespéré :

—Mon Dieu, madame, pourvu que vous n'alliez point vous évanouir ! Je ne saurais véritablement pas comment vous rappeler à la vie.

Et voyant qu'elle se calmait, il se mit à lui expliquer cette émotion par la brusque agression dont elle avait été l'objet et par les propriétés électriques que possèdent tous les chats dont le poil jette des étincelles durant les nuits d'orage.

Elle se leva enfin, s'essuya les yeux et sortit pour respirer l'air embaumé du jardin.

Le notaire la suivit en continuant ses commentaires sur un incident qui l'avait bouleversé, et ce fut sans doute pour y mettre fin qu'Alice lui mit entre les mains la lettre de son mari.

—Voyez, dit-elle, à me rédiger ces pouvoirs, que lord Georges me demande.

—Mais, murmura maître Legoën

en dépliant la lettre, il convient de savoir avant toute chose quel est le caractère des pouvoirs en question, s'ils doivent être d'une nature générale ou spéciale.

—Je ne sais pas.

—Je le crois bien.

Il posa délicatement ses lunettes devant ses yeux et se mit en devoir de lire avec toute la gravité que comportait la circonstance. Mais aux premiers mots traitant du sujet, il s'arrêta avec un mouvement de surprise, se gratta la tempe droite d'un air préoccupé, et reprit sa lecture, après avoir regardé à la dérobée la blonde insouciant, qui marchait devant lui, toute occupée des rosiers qui fleurissaient les bordures.

—Eh bien ? dit-elle en se retournant et le voyant arrêté à dix pas derrière elle.

—Eh bien ! madame ! répondit celui-ci avec un regard singulier.

—Puis-je compter, pour aujourd'hui même, sur cette procuration dans toute la rigueur des formes ?

—Et devinez-vous, demanda le bonhomme en se croisant les bras devant elle, quel est le but de cette procuration ?

—En vérité, non, je fais ce que mon mari désire, et ne sais rien de plus.

—Mais ces immeubles, pour l'aliénation possible, c'est le mot qui est écrit là, et le sens en est élastique, ces immeubles pour l'aliénation desquels on vous demande une délégation de pouvoirs à peu près absolus vous appartenaient-ils avant le mariage ou tombent-ils sous la loi de la communauté ?

—Dieu, monsieur Legoën, quel essaim d'abeilles sur ces giroflées ! Est-ce que vous avez des ruches dans votre propriété ?

Le notaire fit un geste de surprise et de désappointement.

—Non, madame, dit-il, je n'ai

point d'abeilles, mais permettez-moi, en imitant l'exemple de ces petites bêtes, de m'occuper pour l'instant de nos affaires. Je ne parle point ici du domaine de Glennaël, dont je connais parfaitement la date d'acquisition, mais il m'importe de savoir si la terre de Winter-Hill, par exemple, est un acquêt de la communauté ou si vous en étiez en possession avant d'épouser lord George Eberton.

— Winter-Hill, ainsi que Glennaël, est un bien de famille resté indivis entre mon frère et moi, William n'ayant jamais voulu consentir au partage et m'ayant fait la cession de tous ses droits, à condition de ne nous quitter jamais.

Ah ! ah ! et cette donation, car c'en est une, a-t-elle, je vous prie, précédé le mariage ?

— Certainement, oui, mais en quoi ce détail a-t-il tant d'intérêt ?

— Mais c'est que ce mandat doit être spécial et qu'il ne s'agit de rien moins ici que d'une entière substitution de pouvoir, et alors...

— Et alors ?... dit-elle en perdant son regard et sa pensée dans les profondeurs azurées du ciel.

— Alors votre mandataire peut hypothéquer, aliéner et faire toutes opérations que bon lui semblera ; comprenez-vous ?

— Sans doute, mais je ne suppose pas que telle soit l'intention de lord Georges, il n'a pas de raisons pour le faire, et d'ailleurs, si cette concession de ma part doit le rendre heureux !

— Compte là dessus, va, pensa le notaire qui commençait à prendre en pitié l'innocence de sa cliente, et donne-toi le plaisir de croire que lord Georges a pu tirer de son cerveau une lettre aussi habile.

Ils firent quelques pas en silence, Alice marchant absorbée en elle-même, lui tout aux soupçons qu'éveillait en son esprit cette demande,

digne de lady Mary, et sous les périphrases emmiellées de laquelle sa sagacité lui indiquait un piège.

— Dans tous les cas, reprit-il, j'ai besoin de voir sir William Evelyn, puisque ses intérêts sont également en jeu.

— Mais mon frère n'est pas ici, un événement terrible l'a retenu là-bas, une catastrophe...

— Que dites-vous, madame ? Achevez, lui serait-il arrivé malheur ?

— A lui, non, grâce à Dieu ; mais ne savez-vous donc pas le naufrage de l'*Almée* ?

— L'*Almée* ? mais, si j'ai bonne mémoire, ce bâtiment était monté par M. Mérédic, M. Henri Mérédic, ce jeune homme...

— Oh ! il est sauvé ! dit-elle en abaissant précipitamment son ombrelle devant son visage ; tout l'équipage est sauvé, mais la frégate a sombré, la tempête était trop forte.

Elle avait la parole rapide et vibrante, le sein agité ; elle s'assit sur un banc de gazon, au bord de l'allée, l'air défaillant et les traits altérés.

— Mon Dieu, s'cria le notaire en la regardant, vous pâlissez, vous tremblez ! Qu'avez-vous ?

— Ce n'est rien, ce soleil... un peu de vertige et d'éblouissement.

Maitre Legoën lui lança deux ou trois coups d'œil par-dessous ses lunettes, puis se tournant à droite et à gauche :

— Pourtant, pensa-t-il naïvement en lui-même, cette fois le chat n'est pas ici !

Et il se reprocha presque d'avoir accusé trop vite l'ami préféré de sa défunte femme.

Dans son trouble, il ne demanda pas le récit du naufrage ; il n'insista pas pour la retenir, lorsque, remise de cette émotion, elle se leva pour partir. Seulement il l'accom-

pagna à travers les champs de blé noir jusqu'à quelque distance du parc et la quitta tout rêveur, après lui avoir promis la prompte exécution de ses ordres.

Lorsqu'elle se fut éloignée, il se retourna à plusieurs reprises, puis la voyant disparaître dans la verdure des arbres :

—Pauvre enfant ! murmura t-il, et mon journal qui ose prétendre qu'il n'existe plus d'innocence et de sensibilité sur la terre !

Alice, en effet, était d'une ignorance absolue en affaires. Elle n'avait rien compris aux questions insistantes de maître Legoën, mais, de plus, elle eût donné ce jour-là tous les mandats du monde, sans s'expliquer que, dans cet empressement à condescendre aux désirs de lord Georges, il y avait peut-être un besoin de compensation dont le sens trop délicat échappait à sa conscience.

Elle avait soif de solitude ; depuis son départ de la Maison-Blanche, elle n'avait pu être seule et elle attribuait à cet état de contrainte la défaillance qui l'avait prise chez le notaire et qu'elle regrettrait si vivement.

Arrivé dans le parc, elle évita de passer devant le pavillon d'entrée. Le nouveau garde, nommé Ben, ancien piqueur de Georges à High'ena, l'importunait parfois par l'excès de son zèle ; elle trouvait ses attentions obséquieuses et s'impatientait de le rencontrer presque toujours dans son chemin. Ce matin-là encore elle avait été obligée de lui défendre de l'accompagner à la maison du notaire. Elle prit donc un sentier détourné et gagna les bords du ruisseau, dont elle se mit à suivre le cours pour y chercher la fraîcheur. Le soleil était brûlant, tout faisait sieste dans la campagne, les cigales seules criaient intrépidement dans les

herbes et sur les branches. Cette paix lui faisait du bien ; elle espérait oublier là ces bruits de l'orage et ces images de tempête qui la suivaient partout. Elle se réfugiait dans le souvenir de lord Georges et cherchaient à se représenter les qualités et les traits qui pouvaient chez lui promettre encore le bonheur.

Elle était déjà loin du château, et elle allait remonter vers les hautes futaies en suivant les méandres capricieux du petit canal, lorsqu'elle aperçut un homme qui, debout sur la rive, regardait attentivement dans l'eau et se penchait de temps à autre pour sonder les abris formés par les roseaux et les feuilles de nénuphars.

Au bruit des pas d'Alice, cet homme se détourna brusquement et fit un mouvement comme pour fuir. Mais elle avait reconnu l'ancien garde sous le misérable costume qui le déguisait en partie.

—Goédic, lui cria-t-elle, pourquoi me fuyez-vous ?

Le vieux Breton se retourna à ces mots, regarda avec précaution dans le chemin, et, après s'être assuré que lady Eberton était seule, il s'avança tout troublé à sa rencontre.

—Est-ce que je vous fais peur, mon bon vieux Goédic ?

—Non pas, madame, oh ! non, mais si M. Ben, mon successeur, ou quelque autre personne me surprenait dans le parc, on me prendrait pour un malfaiteur, car je n'ai plus le droit de reparaitre en ces lieux, depuis que l'on m'en a chassé.

—Comment, chassé ! N'avez-vous pas demandé à vous retirer ?

—Jamais, madame ; et comment l'aurais-je fait, lorsque je ne puis vivre, si je n'aperçois plus le faite de cette vieille tour !

— Et pourquoi vous a-t-on chassé ?

— Madame ne le sait donc pas ? Pour n'avoir point fait poursuivre Yvonenc, un pauvre homme comme moi, à cause de quelques pommes de pins ramassées sur la lisière du parc. Je l'avais vu, et j'étais dans mon tort ; mais Yvonenc est un vieux camarade, qui a déniché plus d'une fois des nids d'oiseaux avec M. le comte Bernard, lorsque nous étions enfants.

— Et pourquoi n'avoir pas parlé de ce fait à mon frère ?

— J'ai bien demandé à voir M. William, mais on m'a dit que M. Georges était le seul maître à Glennaël, et M. Georges, pour toute réponse, m'a appris que j'étais remplacé, et m'a défendu de remettre jamais les pieds sur ses domaines.

Alice était devenu pensive.

— Mais, moi, je vous ai fait chercher, Goëdic, et l'on m'a affirmé que vous aviez quitté la contrée.

— Madame dit vrai, je suis allé jusqu'à Nantes chercher de l'ouvrage, mais j'étais vieux, on me rebulait, le monde est changé, voyez-vous. Puis l'ennui m'a pris au cœur. Quand on a vécu dans un lieu, par les siens et par soi même, depuis plus de cent ans, on y a pris racine, ainsi que ces vieux arbres, et l'on meurt d'être transplanté. A tout prendre, j'ai mieux aimé mourir ici, où le vent me parle de ceux que j'ai aimés. Yvonenc m'a cédé la moitié de sa cabane, nous péchons ensemble, je reviens par-ci par-là, comme aujourd'hui, respirer la sève de ces bois en cachette, et de retour à la maison, nous pouvons causer à notre aise du comte Bernard et de son père, sans que le groom de M. Eberton vienne traiter de radotages nos récits sur nos anciens seigneurs, et

notre attachement à nos vieilles idées.

— Pauvre homme ! fit Alice, pardonnez-moi d'avoir ignoré ces choses, et comptez sur moi pour les réparer. N'êtes-vous pas mon ami, vous qui avez connu et aimé mon père ?

— Ah, madame, qui donc l'eût connu, et ne l'eût pas aimé ? Si bon et si doux aux malheureux et aux petites gens ! Aussi, les brigands ne l'ont-ils pas épargné. Nous avons passé bien des jours de terreur, allez, traqués dans les bois comme des bêtes, et nous réfugiant la nuit dans ce pavillon des prés, que vous avez pu voir. C'était un ancien rendez-vous de chasse où nous avions pratiqué une cachette. On n'osait trop nous chercher là, parce que ce lieu passait dans le pays pour être hanté par les fantômes, et que les Bleus avaient peur du diable, tout en brisant les images des saints. C'est pour cela que le pavillon est resté meublé comme il était alors, hormis ce que les plumets rouges y ont brisé, et ce que M. Lemerle y fit ajouter pour ses parties de plaisir. Nous aurions pourtant fini par être surpris, lorsqu'un soir d'orage nous pûmes gagner une chaloupe qui faisait la côte, sous des noms supposés. J'ai su depuis que l'officier qui la commandait était le commandant Pierre Mérédic, mais alors il dut nous rester inconnu, car alors, madame, il y allait de la vie à sauver des innocents, aussi bien qu'à prier Dieu.

Alice avait tressailli à cette révélation ; elle connaissait cette circonstance terrible de la vie de son père, et se rappelait qu'il avait toujours ignoré le nom de son sauveur.

— Lorsque M. le comte fut en sûreté, continua Goëdic sans se douter du trouble profond où l'a-

vaient jetée ses paroles, je revins ici, malgré ses prières. Mon vieux père ne pouvait suffire seul à garder le château. Puis la guerre éclata, il fallut partir ; je restai longtemps à l'armée, on me fit passer pour mort, parce que j'avais été fait prisonnier, ainsi que Yvonenc, et lorsque je revis la Bretagne, Glennaël était vendu, personne ne me reconnaissait, et M. Lemerle me prit pour garde, parce que je savais manier un fusil, et qu'il me croyait très-méchant.

— Et comment, s'écria Alice stupéfaite, avons-nous pu ignorer tout cela, sir William et moi !

— C'est que tout cela, moi seul aurais pu le dire, et à quoi bon ? D'ailleurs, j'ignorais le nom de madame, lors de son premier voyage, et je fus congédié quelques jours après son arrivée, au second. Ce n'est que dans l'intervalle de ces deux époques que j'appris la vérité : je crus que j'en deviendrais fou de plaisir, et j'étais sans inquiétude, sans aucune inquiétude, d'autant plus...

— D'autant plus ?...

— D'autant plus que, ayant appris également le nom de ce jeune cavalier qui accompagnait madame et M. William Evelyne, lors de leur première visite, je m'étais mis dans la tête, j'en demande bien pardon, qu'il était l'époux de madame ou qu'il le deviendrait.

Alice se détourna brusquement, comme s'il venait de lui donner un coup de poignard, et d'une voix violemment agitée :

— Adieu, dit-elle, continuez votre promenade sans crainte, mon ami, et comptez sur ma reconnaissance.

Elle s'enfonça dans le bois, sans trop savoir où elle allait. L'herbe même lui brûlait les pieds, elle avait le visage en feu, l'éclat du soleil irritait ses nerfs, et dans l'air

qu'elle respirait elle respirait des flammes. Goëdic avait touché la plaie vive de son âme, et cette plaie imprudemment rouverte ne se refermait pas. Il en résulta pour elle une intolérable souffrance, accrue encore par le ressentiment d'un de ces actes d'arbitraire et de dureté auxquels elle n'avait pu s'habituer jamais, et qui, en éloignant son cœur de lord Georges, lui offraient malheureusement un prétexte à se rapprocher d'un autre.

Elle rentra bientôt au château ; une lettre l'y attendait, elle était de Bénédicte. Elle l'ouvrit toute tremblante, et à peine en eut-elle parcouru les premières lignes, que ses joues se couvrirent d'une vive rougeur, et un voile de larmes se répandit sur ses yeux.

— O mon Dieu, dit elle en levant ses regards vers le ciel, ayez pitié d'eux, et sauvez-moi !

Le docteur écrivait qu'il avait à lui mander une douloureuse nouvelle. Fergus avait péri avec Hélio. On croyait l'avoir aperçu un moment sur les rochers avec le fidèle animal. Mais, dans le désordre de cette nuit horrible, on s'était trompé sans doute, car il ne se trouvait pas le matin parmi les matelots réfugiés à l'ancien phare. Le capitaine était blessé, ayant quitté le dernier son navire, et la perte de son ami aggravait son état. William espérait le déterminer à venir prendre un peu de repos à Glennaël, après l'évacuation des équipages, et en attendant de s'aller mettre à la disposition du conseil de guerre de la circonscription maritime. Puis, après avoir payé son tribut de regrets au pauvre Fergus, Bénédicte ajoutait que cet événement était d'autant plus cruel, que la mort de son père, à lui annoncée, suivant M. Mérédic, à leur départ du Sénégal, par un navire qui arrivait de l'Inde, venait

de mettre ce malheureux jeune homme en possession de sa fortune et de son indépendance.

Alice tenait encore cette triste lettre à la main, lorsque M. Legoën la vint voir dans l'après-midi.

—Pauvre jeune M. Fergus! dit-il, après qu'elle lui eut donné à lire, je le connaissais peu, mais je l'estimais. Il manqua me tuer, un jour qu'il avait tiré une perdrix dans mon enclos, en sautant pardessus la haie. J'entends encore le plomb qui me siffle aux oreilles, mais je lui pardonnai cet acte illégitime, car il en témoigna véritablement des regrets fort convenables. Pour ce qui est de M. Mérédic, j'estime que sir William a bien raison...

—Le père de M. Mérédic a sauvé la vie du comte Bernard dans des jours bien néfastes! dit-elle avec une vive émotion.

Elle lui raconta en peu de mots ce qu'elle savait, sans dire de quoi elle tenait ces détails.

—Vous devez donc bien aimer ce jeune homme! fit M. Legoën dans l'admiration.

Puis, après quelques réflexions amenées par cette confidence, il lui présenta la procuration en double, qu'elle signa sans même la lire, et il prit congé d'elle, en se chargeant de l'expédition, et lui annonçant qu'il allait faire une absence de quelques jours, dans l'intérêt de l'un de ses clients.

Alice, dès qu'il fut parti, écrivit à lord Georges pour lui apprendre la mort de Fergus et les terribles circonstances qui l'avait accompagnée. Elle le suppliait de venir au plus vite ou de l'autoriser à l'aller retrouver.

Elle attendit la réponse avec une fiévreuse impatience, et la réponse

lui apporta la défense formelle de quitter Glennaël, la promesse de partir aussitôt que l'on aurait reçu les papiers demandés, plus quelques mots assez secs à l'endroit de Fergus.

“ Il ne saurait donc tarder, pensa-t-elle, puisqu'il a dû recevoir ces papiers dans le même temps à peu près que ma lettre.”

Et tout agitée encore de cette lecture, elle ouvrit en tremblant un billet de Bénédicte arrivé par le même courrier.

Il ne renfermait que deux phrases, d'un laconisme désespérant, pour prévenir que le lendemain Henri Mérédic, William et lui arriveraient à Gennaël.

Elle resta quelques instants à rêver, puis elle sortit, se rendit à la plage, et après un entretien secret avec Goëdic, elle revint dire dans la soirée à Maggy qu'elle eut à tout préparer pour recevoir sir Evelyne et ses hôtes, elle même devant s'absenter jusqu'à l'arrivée de lord Georges, au-devant duquel elle allait, à ce que la jeune fille crut comprendre.

La pauvre Maggy ne put lui cacher la répugnance qu'elle éprouvait à demeurer seule, lui raconta mille bruits qui couraient sur la tour, le pavillon et le château, et lui avoua que la mort de Fergus accroissait encore sa frayeur. Alice ne lui répondit que par un sourire d'incrédulité qui ne lui était pas habituel, et pourtant, par pitié pour ses terreurs, elle ne partit que le lendemain, à l'insu de tout le monde, et par la plus grande chaleur.

LOUIS JOUBERT.

(A Continuer.)

LITTERATURE POPULAIRE

LES PETITS JOURNAUX.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, même au Corps législatif, de ce qu'on a nommé la *petite presse*. Chacun de ceux qui en ont parlé, M. Granier de Cassagnac excepté, se sont trouvés d'accord pour en blâmer la rédaction et en déplorer les conséquences. Avaient-ils tort ?—Du tout ! Mais ce qui s'est dit à ce sujet nous semble devoir s'appliquer également, et avec bien plus de fondement, à la *grande presse*, à la presse politique et *littéraire*. Le petit journal est la moitié du grand journal, rien de plus, rien de moins ; il a, comme le grand journal, son roman-feuilleton, sa chronique et ses faits-divers ; il a en moins, par contre, l'autorisation préalable, le cautionnement et le timbre.

Les façons dédaigneuses de la grande presse à l'endroit de la petite presse rappellent les déplorables polémiques soulevées en 1836 contre la presse à 40 fr. C'est une simple affaire de boutique. Le goût, le sentiment littéraire, la moralité publique n'ont rien à y voir. Les journaux politiques ont créé le feuilleton-roman, et les petits journaux, par une mesure d'économie qui fait l'éloge de leurs administrateurs, se bornent, le plus souvent, à reproduire les feuilletons-romans publiés dans les grands journaux. Cependant, c'est surtout par ce côté qu'ils ont donné lieu aux plus vives attaques, attaques parfaitement justifiées, nous le reconnaissons tout d'abord. Mais

si les *grands* détiennent d'une manière si fâcheuse sur les *petits*, il faut reconnaître que les *grands* ont emprunté aux *petits* leurs chroniques et leurs petits scandales. Tous les journaux politiques s'enorgueillissent de cette *amélioration* nouvelle apportée à leur rédaction ; ils citent le nom de leurs chroniqueurs tout comme les États-Unis celui de Lincoln ou de Grant. " *L'Époque*, s'écriait avec enthousiasme M. H. Pessard, devenu l'un des hommes d'Etat de la *Liberté*, l'*Époque*, disait-il, a M. Jules Richard ; M. Jules Clarétie fait la chronique de l'*Avenir national*. La *Presse* annonce qu'elle compte maintenant M. Aurélien Scholl au nombre de ses collaborateurs. M. Henri de la Madelène fait chaque jour au *Temps* un courrier de Paris (confié naguère à M. Pessard.) Nous-mêmes — la *Liberté* — nous avons eu le soin de nous assurer le concours de MM. Jules Vallès et Adrien Marx qui ont tous deux contribué au succès de l'*Événement*."

Contribué au succès de l'*Événement* ! certes, c'est là une grande recommandation auprès des lecteurs de la *Liberté*, et Napoléon Ier ne s'est pas exprimé en termes plus solennels lorsque, après de gigantesques batailles, il faisait des princes de Wagram ou d'Essling. M. Jules Vallès ainsi que M. Adrien Marx, qu'un article sur l'appartement du prince impérial vient de rendre illustre, pourront quelque jour, évoquant le souvenir

de la fondation de l'*Événement*, s'écrier comme les soldats d'Austerlitz : "Moi aussi, j'y étais !" Qu'on s'étonne, après cela, si les petits journalistes se sont mis, comme l'assure M. de Villemessant, qui les connaît, à courir après des traitements de ténor d'Opéra !

"Pourquoi, ajoutait M. Pessard, pourquoi donc trouver mauvais dans un petit journal ce qu'on trouve excellent, et avec raison, dans un journal politique. Les chroniqueurs émérites précités ont-ils plus de vertus quand leurs articles ont été estampillés d'un timbre à six centimes ?"

Plus de vertus. En vérité non ; mais remarquons que le petit journal ne se drape point comme un Caton. Il n'affirme pas que ses grands confrères sont sans talent, sans imagination, sans esprit, qu'ils démoralisent les populations et incitent à l'assassinat quelques gredins assez bien disposés déjà ; le petit journal abandonne à ses aînés ces airs de vertu farouche. De son côté, il ne fait pas mieux, car il ne fait pas autrement, et s'il a le plus de torts, c'est évidemment que ses articles ne sont pas, ainsi que l'a dit M. Pessard, "estampillés d'un timbre à six centimes."

Le fondateur de l'*Epoque* avait écrit des romans qui ont eu un grand retentissement ; aussi, personne n'eut l'idée de s'étonner lorsqu'on le vit publier un journal ; on supposa que M. E. Feydeau allait—dans son journal—de même que M. A. Dumas père dans son théâtre, donner carrière à son imagination. Ce fut une erreur. L'*Epoque* déclara, en effet, qu'elle ne publierait point de romans-feuilletons.

C'était un progrès, le seul, peut-être, qu'eût fait le journalisme depuis 1836, et il était réalisé par un écrivain à qui les plus pén-

trants pouvaient, sans grande hésitation, prêter une idée absolument contraire. Ajoutons que l'*Epoque*, n'y pouvant plus tenir, s'est empressée de rentrer au bercail du roman-feuilleton.

De récents débats de cour d'assises ont fait connaître que deux jeunes scélérats avaient puisé l'idée d'un crime dans un roman-feuilleton de la petite presse. On ne saurait se faire absolument un titre de ce fait contre les petits journaux. Tous les romans, ou à peu près, présentent, sous ce rapport, aux esprits mauvais, les enseignements les plus redoutables. On y trouvera toujours des indications qui peuvent devenir précieuses pour un scélérat, attendu qu'un écrivain intelligent sera, d'ordinaire, plus ingénieux dans les préliminaires d'un forfait que la brute qui se proposera de l'exécuter. Mais ces romans donnent aux scélérats l'idée de la prévoyance et de la présence d'esprit, l'écrivain qui accomplit le crime ayant, au coin de son feu, peu d'efforts à faire afin de douer ses héros de ces qualités indispensables pour rendre l'œuvre plus émouvante. Les romans-feuilletons sont devenus d'autant plus dangereux que leur mode de publication, par la presse quotidienne, exige, pour intéresser le lecteur à chaque numéro du journal, une multitude de faits, de coquinerie ou de crimes ; c'est ce qu'on a appelé le roman d'action.

Ce genre de littérature a tué le véritable roman. L'écrivain ne s'efforce plus à développer une idée saine, à la faire prévaloir ; en substituant l'entassement des faits à l'observation, à l'analyse, il est arrivé à supprimer le style : il semble qu'il écrive, non plus avec une plume, mais avec des ciseaux qui découpent dans les CRIMES ET DÉLITS, dans la partie judiciaire

des grand journaux, des faits qui s'entassent, s'accroissent et font éclater le dénoûment, de la même façon qu'un canon Armstrong dont la charge aurait été exagérée : scélérats et honnêtes gens, tout le monde en souffre.

Le beau et le bien sont relatifs, comme toute chose en ce monde ; mais, quelque mal que le malade se trouve sur son oreiller, il n'a souvent ni l'idée, ni la force de le retourner. Il en est ainsi des sentiments que nous puisons dans le milieu où nous vivons, — où nous lisons. Au fond de notre conscience nous sentons se dessiner vaguement l'ombre d'une protestation contre ces productions où manquent à la fois le goût et l'honnête ; mais le temps, les circonstances ne permettent pas à certaines personnes de rechercher dans des œuvres littéraires d'un mérite réel, quelques éléments de comparaison ; ces lecteurs ne jugeant plus, ils ne se mettent point en quête d'un mieux dont ils peuvent avoir l'idée ; ils se résignent, en murmurant :

— “ Dire que c'est pourtant là la peinture de la vie du monde !... Il n'y a que les coquins qui réussissent.”

Nous serions inexacts si nous avançons que, dans ces romans, c'est au crime, en résumé, qu'appartient le dernier triomphe ; non : le crime reçoit son juste châtement, mais après une longue suite d'années de prospérité, qui sont un allèchement, nous dirons même une fascination pour beaucoup d'entre nous dont l'existence rappelle un peu celle du bûcheron de La Fontaine. Et puis, quel est le lecteur qui ne se dise, arrivé à la dernière étape du héros : — “ Le maladroit ! J'aurais évité cet écueil-là, moi !...”

On résiste difficilement à ce MOR-
là !

Et, peut-être, se laisse-t-on aller sur la pente pour se prouver à soi-même sa propre habileté ; et ce sont là des épreuves dans lesquelles la vie nous apparaît si pleine d'attraits !

Voilà les erreurs que propagent la plupart des romans-feuilletons ; voilà comment ils sont une façon de portique où de nouveaux Zénon enseignent les mauvais instincts, les développent, constituent le stoïcisme dans le crime ; leurs Epictètes se nomment Lacenaire, La Pommerais ou Latour.

Si l'on peut faire l'éducation des qualités qu'on possède, on ne savait, assurément, songer à redresser des tendances mauvaises dont le caractère même nous échappe. Aussi, en arrive-t-on à penser, à s'exprimer et à écrire comme on pense, comme on écrit dans les romans-feuilletons. — “ C'est imprimé !” Quelle autorité, en effet, tout ce qui est imprimé n'a-t-il pas sur le commun des hommes !

Et c'est ainsi qu'en faussant l'esprit public, on perd la langue ; que nous avons perdu également le sens du beau, du bien, de l'honnête ; que nous n'avons plus de littérature ; c'est ainsi que la *langue verte* s'est formée pour exprimer le *goût vert*, la *morale verte*, l'*hérosisme vert*.

Voilà, enfin, ce que tout le monde est fondé à reprocher aux petits journaux comme aux grands journaux.

C'est beaucoup, c'est trop.

Le remède à ce mal, nous l'avons sous la main.

C'est la propagation des bons livres ; c'est la multiplication des journaux grands et petits, mais rédigés comme il convient pour former des honnêtes gens, pour les maintenir dans les bons sentiments dont ils se font encore honneur, pour conserver à la littérature la

haute place qui lui appartient et dont ne l'avait pas laissé choir la première moitié de ce siècle.

La tâche est difficile, car nous en faisons bien volontiers l'aveu : la plupart des écrivains qui l'ont acceptée, ont trouvé, en se gardant avec excès de tendances fâcheuses, le secret... d'ennuyer.

Était-ce bien là le moyen de réussir ?

N'est-il pas temps de reconnaître qu'on ne saurait lutter contre la presse dont nous parlons, qui donne, dans un mauvais langage, une sorte de satisfaction à de mauvais instincts, qui a pour les personnes sensées et de goût l'attrait d'une excentricité, sans faire un peu de ces concessions dont M. Emile Olivier a exposé la nécessité à la tribune, quant à la politique ?

Qu'on ne s'y méprenne pas. Il n'y a point de transaction possible sur le vrai, sur le bien, sur les principes qui sont les fondements de toute société, mais, dans la litté-

rature, dans la presse, dans des productions qui sont avant tout une récréation pour le lecteur, ne convient-il pas, si l'on veut atteindre le but si désirable d'une réforme, de tenir compte, dans une certaine mesure, de l'époque, des milieux, du goût même des lecteurs, nous dirons encore des habitudes prises ?

Plus sages que le roi de Pont, nous pouvons dire à la mer : "Tu n'iras pas plus loin !"

Que les honnêtes gens se réunissent, se concertent ; qu'ils sachent faire une part un peu moins étroite à nos mœurs, à nos passions ; qu'ils ne se violentent pas pour prendre les gens d'esprit, non pas pour des imbéciles, mais pour des hommes dangereux ; qu'ils leur tendent la main, au contraire ; qu'ils les amènent à eux, et de tous ces efforts, de toutes ces concessions sortiront des œuvres utiles pour tous et pour tout.

Revue Bibliographique et Littéraire.

L'ŒUVRE DU DENIER DE SAINT PIERRE.

L'œuvre du Denier de Saint Pierre est aussi ancienne que l'Église. Dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les fidèles ont contribué, par des dons volontaires, à assurer au Souverain-Pontife l'indépendance de son ministère sacré. Mais dans ces dernières années les besoins du Saint-Père étant devenus plus considérables, par suite des spoliations dont il été victime, l'institution du Denier de Saint Pierre, qui avait pu être suspendue dans son application, alors que le gouvernement pontifical était en mesure de se suffire à lui-même, a dû nécessairement être remise en vigueur au sein de l'Église catholique. Sollici-

tés par leurs pasteurs de venir en aide à la Papauté dépouillée, les fidèles n'ont point été sourds à cet appel ; l'œuvre du Denier de Saint Pierre, érigée en archi-confrérie par les brefs du 31 octobre et du 3 novembre 1800, s'est promptement développée dans les différents diocèses de la catholicité, et a fourni au Saint-Père d'utiles et d'abondantes ressources. Mais, afin que cette œuvre produise plus encore, et qu'elle mette le chef de l'Église à même de faire face aux charges qui lui incombent, il importe qu'elle soit organisée d'une façon plus régulière.

Avant de faire connaître le pro-

jet d'organisation qui vient d'être élaboré et qui nous est soumis, il est bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs un tableau exact de la situation financière du gouvernement pontifical.

En 1859, avant que le Saint-Siège eût été dépouillé d'une partie de son domaine, les États-Romains donnaient un revenu net de 54,000,000. L'intérêt de la dette accumulée par les révolutions atteignait le chiffre de 24,000,000. Par un prodige d'économie, la liste civile du Pape et des cardinaux ne s'élevait qu'à 3,000,000

L'enseignement, les beaux-arts, les travaux publics, à	8,000,000
L'intérieur, à	8,000,000
L'armée, à	11,000,000
Total.	30,000,000

Dans ces conditions, il y avait parfait équilibre entre les dépenses et les recettes du budget pontifical, et il est bon de faire remarquer que l'ensemble des dépenses de ce budget atteignait à peine le chiffre des listes civiles attribuées, pour eux et pour leurs familles, aux principaux souverains de l'Europe. Et qu'on n'oublie pas qu'avec ces ressources, le Saint-Siège avait à pourvoir, non seulement à l'ordre et à la sécurité de Rome et des États pontificaux, mais aussi à l'administration générale de l'Église dans les cinq parties du monde.

Depuis 1859, le Saint-Père ayant été dépouillé des deux tiers de ses États, ses revenus ont subi une diminution considérable, et s'élèvent à peine au chiffre de 20 millions. Cette somme pourrait suffire, à la rigueur, à ses dépenses actuelles; mais en dehors il ne reste plus rien pour payer l'intérêt des dépenses

passées, c'est-à-dire la dette publique, que la dignité et la bonne foi commandent au Saint-Siège de garder entièrement à sa charge. Les événements malheureux qui se sont succédé ont élevé cette charge annuelle à 30,000,000.

Trente millions, voilà donc le chiffre des besoins du gouvernement pontifical; voilà la somme que les catholiques doivent s'efforcer de lui procurer annuellement aussi longtemps que les circonstances l'exigent.

Or, sait-on, ce que représente cette somme, si on la répartit entre les deux cents millions d'individus qui composent l'univers catholique? *Quinze centimes* par personne et pour chaque année!

Voici maintenant, en faisant la part des compensations, sous quelle forme on propose d'organiser l'œuvre du Denier de Saint Pierre, afin de lui faire produire la somme nécessaire aux besoins du Saint-Siège.

L'œuvre est organisée par dizaines de personnes versant chacune *un franc* par an. Les chefs de dizaines remettent les fonds à un collecteur paroissial, qui les dépose entre les mains du curé, pour être de là centralisés à l'évêché, et ensuite expédiés à Rome. On voit combien cette organisation est simple, et quelle facilité elle donne aux fidèles pour subvenir d'une manière efficace aux besoins de leur Père commun.

On trouvera des renseignements plus complets sur l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, et en particulier sur les faveurs spirituelles qui y sont attachées, dans une petite brochure qui se vend au profit de l'œuvre, chez Poussiègue, éditeur, 27, rue Cassette, au prix de 5 francs les cent exemplaires.

R. TANCRÈDE DE HAUTEVILLE.

UN DINER CHEZ LUCULLUS.

Mardi soir la presse parisienne dînait chez Lucullus. Cette phrase stéréotypée que nous lisons dans la plupart des journaux nous a naturellement intrigués ; nous sommes allés aux informations, et voici ce que nous avons appris de la bouche même de l'un des convives de ce festin renouvelé de l'antiquité. Voici les confidences que nous a faites le spirituel chroniqueur du *Temps* :

« Hier au soir la presse parisienne dînait chez Lucullus, dans la maison de Diomède, avenue Montaigne. Cette maison de Diomède, née d'un caprice de prince en belle humeur d'antiquité, appartient depuis peu à des spéculateurs, et le public y pénètre moyennant le plus minime des droits d'entrée.

« Que compte-t-on faire au juste de ce prétendu palais pompéien ? Je l'ignore. On devine pourtant déjà des vellétés de musée, et les bustes antiques alternent de la façon la plus singulière avec des toiles de toutes les écoles. Je doute fort en tout cas, pour ma part, qu'on parvienne jamais à en faire un vrai lieu de plaisance. L'air de cette maison est essentiellement tragique : on marche malgré soi avec une lenteur solennelle sur ces dalles de marbre et ces parés de mosaïque ; les vers alexandrins vous montent tout seuls aux lèvres, et l'on cherche instinctivement dans les coins, les gardes, les confidents et les songes classiques. C'est gai à peu près comme l'Odéon un soir de tragédie.

« Quoi qu'il en soit, le nouveau directeur du palais, Ernest-Lucullus Ber, tenait table hier et pendait sa

crémaillère. Dirais-je les splendeurs de cette tête ? L'immense table dressée dans l'*Atrium* (le *Trichinium*, étant trop étroit pour la circonstance), et la musique délicieuse des joueurs de flute, venus tout exprès de Lybie, et l'empressement des valets syriens, et la bonne grâce des éphèbes de Corinthe ? Rien de plus pittoresque que ces cent cinquante habits noirs lugubres, servis à l'antique dans une salle étincelante ; rien de plus drôle aussi que ces douzes Césars, irrévérencieusement transformés en patères, coiffés de chapeaux modernes, surchargés de paletots, et regardant de leurs yeux de marbre les étranges convives de cet étrange festin.

« La chère eût fait honneur au cuisinier de Trimalcion. Après les huîtres de Lucrin et le potage aux cervelles de rossignols, on servit quelques mets renouvelés des Romains : des lions assaisonnés au miel, des hérissons au jus de pavot, et des grenouilles au benjoin ; puis, sur des grils d'argent, ce furent des saucisses brûlantes aux prunes de Damas et des andouilles grasses sur des grains de Grenade ; des œufs de paon, imités avec un art admirable et contenant dans leurs coquilles factices des ortolans épicés et des becs-figes à la canelle.

« Pour poisson on eut la lamproie à la sauce carthaginoise, la langouste au piment et les laitances de murènes à la mode de Caprée. Au rôti, six Ethiopiens apportèrent à grand'peine un sanglier énorme, couché dans sa bauge sur une litière de grives, de bécassines, de raisins secs, de noix confites et de prunes

en compote. Quoi encore ? des fressures de jeunes truies, des côtelles de gazelle, des rognons de coqs de bruyère, des poulpes aux anchois ; la salade Messaline et le suprême Agrippine complétaient cette belle ordonnance dont j'abrège forcément le détail. On a bu force vin de Chypre, mais plus encore d'un vin de Chambertin qu'Opimius eût préféré à son Falerne de *cent feuilles*... Quant au vin de Champagne du consulat, de la veuve Cliquot, je n'en parle que pour mémoire.

“Vers la fin de cet étonnant repas, le plafond de la salle se mit à craquer, et de la voûte entr'ouverte descendirent lentement des cassolettes d'albâtre pleines de parfums, pendant que de jeunes Nubiennes

répandaient sous nos pieds de la sciure de bois de sandal, teinte en jaune et en vermillon, et mélangée de mica et que l'orchestre invisible entonnait le religieux quadrille d'*Orphée aux enfers*.

“Je suis sorti un peu étourdi, vers onze heures du soir, au moment où M. de Villemessant mettait 20,000 sesterces sur le tapis pour tailler un baccarat. Tout le long de mon chemin, je n'ai vu que des gens en peplum et des femmes en chlamyde.

“La fête a dû se prolonger dans la nuit. On n'a eu à regretter que la chute lamentable de M. Alexandre Elan, tombé, on ne sait comment, dans le vivier aux lamproies.”

--De la Madeleine.

LETTRE

SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

PAR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Voici assurément une des plus belles pages qui aient jamais été écrites sur la Révolution. Une âme d'évêque, un cœur de Français, ne sauraient tenir un langage plus ferme, plus patriotique, plus chrétien. Les grandes lois de la justice et de l'expiation n'ont été exposées ni vengées nulle part avec une éloquence plus entraînant et avec la rigueur équitable d'une conscience plus pure. Les bourreaux sont flétris et les victimes sont exaltées comme il convient pour l'honneur de l'humanité et pour la gloire de la Providence.

C'est à l'occasion d'une édition nouvelle du livre de M. de Beauchesne sur Louis XVI, ce livre plein de larmes, que l'évêque d'Orléans a laissé cours à ce cri magnifique de son indignation contre les attentats, et de son enthousiasme pour les “hosties” expiatoires.

Il n'y a réellement que l'histoire des âmes qui touche, qui illumine.

Mais si cela est vrai, en tout temps et de toute histoire, fut-il jamais rien de plus grand et de plus important que l'étude des âmes

pendant cette prodigieuse Révolution française ? rien de plus nécessaire que de regarder de près et de savoir ce que fut l'homme en une telle révolution ? c'est ce que j'ai essayé de faire.

Non pas que je puisse donner un long temps à cette étude, mais si ce n'est pas ce dont je m'occupe beaucoup, c'est, je le puis dire, ce dont je suis constamment occupé. J'y donne simplement une demi-heure chaque jour, ni plus ni moins; mais cette demi-heure se prolonge par je ne sais pas quel retentissement dans mon âme, et jette pour ainsi dire en toute ma vie une préoccupation dont elle est remplie.

Mais, vous l'avez bien compris, et il est inutile de vous le répéter, mon ami, ce n'est pas l'histoire de la Révolution et des faits révolutionnaires qui m'a ainsi soudainement saisi et dompté, bon gré mal gré, dans des sentiments et des pensées irrésistibles, au milieu même de mes grands travaux et de tout l'entraînement des affaires.

Non, tous ces faits de la Révolution, je les savais; mais les âmes, ah! je ne les avais pas assez considérées.

Ce n'est pas que j'y eusse jamais été indifférent; mais le temps m'avait manqué pour aller jusqu'au fond; il faut en effet, pour cela, lire tant de livres, douteux souvent et contradictoires, aller aux sources, là où est la vraie, l'intime histoire; et ici les sources sont si diverses et encore si troublées! A tort ou à raison, je n'en avais pas fait mon affaire, et je laissais au temps le soin d'apporter ici la lumière et la justice.

J'ai lu M. de Beauchesne, et grâce aux recherches étonnantes qu'il a faites, aux sources qu'il a découvertes, aux détails qu'il a donnés, j'ai vu le fond des choses, j'ai rencontré là les âmes, dans la vérité de leurs crimes ou de leurs vertus, et une entre autres, qui m'a forcé à regarder toutes les autres:

C'est l'âme de Marie-Antoinette.
Rencontre, je le dirai, inattendue.

Je ne croyais pas sans doute aux indignités, aux calomnies dont on a voulu flétrir sa mémoire; mais je ne m'en occupais point. Aujourd'hui j'en suis saisi; et pour moi la lumière est faite et la justice aussi, grâce à ce beau livre de M. de Beauchesne et à toutes les sources où il m'a fait puiser, à tout ce qu'il m'a fait lire. Je suis violemment, profondément éclairé. J'ai trouvé enfin l'histoire des âmes pendant la Révolution française; et comme je vous l'ai dit, l'histoire des âmes qui ont le plus souffert et de celles qui ont fait le plus souffrir.

L'histoire des âmes héroïques et celles des âmes scélérates.

Je suis plongé dans l'admiration et la douleur, et je bénis Dieu qui ne m'a pas laissé mourir avant de m'avoir fait sentir sur toutes ces choses ce que je devais sentir.

Je me sens heureux, quoique triste, de n'avoir pas à apprendre dans une vie meilleure, dans l'autre vie, ce que je devais ici bas d'horreur à de tels crimes, de respect et de compassion à de tels malheurs.

Jamais rien ne s'est emparé de moi à ce degré, et, en effet, jamais dans aucune histoire, comme dans celle de cette inimaginable Révolution, les âmes n'ont plus éclaté, dans toute leur puissance et avec de plus grands contrastes, dans le bien et le mal extrêmes.

Toutes ces âmes, on les voit, on les suit dans ce livre, de près, dans tout le détail; les bourreaux, par exemple: on sait leur commencement, leur fin; d'un trait, d'un mot quelquefois, d'une note rapide, il nous sont montrés, révélés tout entiers. Tout cela est d'une lumière extraordinaire, pénétrante, décisives. Rien n'est oublié: les noms, prénoms, date de naissance, état, métier, antécédents; leur adresse, nom et numéro de rue;

leur écriture, quand ils savaient écrire, leur orthographe, dans les actes les plus solennels et quelquefois les plus féroces; leurs plaisanteries, leurs ricannements, leur odieux et burlesque étalage de vertu.

Et en regard, les victimes, dans toute la vérité de leurs sentiments les plus intimes; leur attitude dans leurs souffrances les plus inconnues, révélée par les bourreaux eux-mêmes; ces mots échappés de leur âme, et dont Dieu seul et les murs de leur prison semblaient garder le secret; leur longue patience, leur courage tranquille, leur résignation infinie dans les derniers des maux.

Et toutes ces âmes, dans ce livre, sont groupées avec un art merveilleux autour d'un enfant...

L'éducation du jeune prince se fait: touchants détails; on voit là une nature d'enfant vraiment admirable; noble, s'il en fut jamais, exquise, royale; puis, les catastrophes se précipitent: son esprit, son cœur s'y révèlent; il s'épanouit là, comme un lis qui croit au milieu des épines et que la foudre menace. On rencontre sans cesse près de lui tous les grands faits et en même temps les grandes victimes de la Révolution. Ce qu'il en comprend, ce qu'il en dit, dans sa naïveté d'enfant, saisit et déchire le cœur. Tous les détails de l'immolation sont là, vrais, intimes, palpitants, et ils font apprécier, dans la vérité la plus vivante, les crimes de ce temps, et la grossière atrocité des bourreaux qui se disputent pendant cinq années le bonheur d'insulter les victimes...

Mais ce qui fait plus que toucher, ce qui instruit, ce qui est le grand et terrible enseignement de cette histoire, ce qui jette une lumière sombre sur toute cette Révolution, et l'éclaire dans ses profondeurs, c'est de voir de près

l'espèce d'hommes par qui elle s'est faite, et par qui on l'a laissé faire; voilà ce qui est utile à étudier, à méditer; car les hommes, on peut les rencontrer encore, ces natures violentes et puissantes, ces êtres dont l'exaltation de l'esprit, se rencontrant chez eux avec la perversité du cœur, avait fait des monstres, prêts à toute audace, à tout crime, à toute victoire.

Ce qui fait, je le répète, mon ami, le prodigieux intérêt de ce livre, c'est le contraste perpétuel de ces âmes héroïques et de ces âmes scélérates, sans cesse en présence, et les unes et les autres allant dans leurs voies jusqu'aux dernières limites.

Cela est unique à ce degré, et avec un tel détail, dans les annales de l'humanité.

Il y a eu deux sortes de monstres pendant la Révolution. Les uns absolument tels, de tout point: par exemple Chaumette, Hébert, Marat Carrier; gens perdus de dettes, de vols, ou natures sanguinaires et froidement atroces, avant même que la Révolution eût éclaté. Ce sont les plus hideux.

Les autres, avant de se révéler, avaient, au dehors une vie ordinaire, exerçant chacun leur métier, d'une manière plus ou moins irréprochable, mais ayant au cœur des passions basses, inconnues, auxquelles l'occasion donna promptement carrière, Robespierre, Pétion, Fouquier-Tinville, Simon lui-même, furent de ceux-là. Sans la Révolution, Robespierre et Pétion auraient été probablement l'un à Arras, l'autre à Chartres, des avocats plus ou moins diserts et vulgaires, mais pleins de ces envies sourdes et de ce fiel caché qui s'épanchaient dans des petits vers de société et dans des haines de province plus ou moins venimeuses. Fouquier-Tinville eût été un procureur

comme un autre. Simon lui-même eût fait un cordonnier suffisant, grossier et ridicule, se laissant même patiemment chaussonner par les petites filles du quartier.

La Révolution mettant en ébullition et faisant éclater ce qui cuvait au fond de ces âmes, en fit des monstres.

Il faut assurément placer dans une autre catégorie certaines natures, plus généreuses, vraiment distinguées, mais vaines, présomptueuses, livrées à des ambitions demesurées, à de grandes visées politiques folles et fausses, mais en même temps sans conscience ferme, sans vrai courage, tels que Vergniaud et ses amis, et arrivant, par faiblesse de caractère, aux grands crimes et aux grandes lâchetés.

Je dois dire aussi que j'ai trouvé une satisfaction particulière à voir dans ce livre la place faite aux prêtres apostats : qui ne sait le rôle détestable, à jamais ignominieux, qu'ils jouèrent pendant la Révolution ? Je ne veux point parler ici de ces prêtres égarés plus encore peut-être que pervers, sortes d'imbéciles vaniteux, ayant substitué à l'esprit de leur état, qu'ils n'avaient jamais eu, un esprit qu'ils ne devaient pas avoir et qu'ils ne comprenaient même pas, cherchant des conciliations impossibles entre leur caractère et les œuvres révolutionnaires, voulant être acteurs là où ils ne pouvaient avoir aucun rôle.

Je parle de ceux qui se sont jetés tout d'abord résolument dans le désordre : mauvais prêtres, à qui leurs devoirs pesaient depuis longtemps déjà, qui en secouaient le joug dans le secret, et qui, appartenant à des ordres religieux ou au clergé des paroisses, ont saisi l'occasion offerte par la Révolution pour jeter le masque. Il est curieux de voir comment, dans le crime et l'igno-

minie, ils ne furent surpassés par personne, et quelle lutte ils avaient à soutenir de plus que les autres contre le mépris de leurs complices eux-mêmes, et celui de leur propre conscience.

Il est remarquable aussi à quel degré leurs collègues se plaisaient à leur rendre justice, et leur réservaient, comme aux plus dignes, les plus viles missions ; témoins le fameux Joseph Lebon et le capucin Chabot, et encore ce qui arriva lorsqu'il s'agit à la Commune de Paris de désigner deux membres pour accompagner le Roi à l'échafaud : Hébert (le père Duchêne) eut bien garde d'en charger d'autres que deux prêtres apostats qui étaient là : Jacques Roux et Claude Bernard, ancien aumônier de la Pitié.

J'entends dire quelquefois que quelques-uns de ces sélérats eurent des vertus ; que celui-ci eut tel jour un bon mouvement ; que tel autre, après avoir fait guillotiner vingt cinq victimes, s'attendrit et s'arrêta à la vingt-sixième, que tel autre venait de se marier et aimait sa femme. Eh mon Dieu ! je ne dis pas le contraire. Il n'y a pas d'être tellement envahi par le mal que rien en lui n'y échappe. La hyène caresse ses petits. Mais quand il s'agit de l'histoire de la morale éternelle des âmes, c'est autrement qu'il faut juger les grands crimes et les grands coupables. Que me font des attendrissements qui n'empêchent pas d'être un sélérat ?...

Il y eut là, alors, sur ce trône de France et dans cette vieille famille royale, un groupe d'âmes choisies, dirait on, comme pour une grande expiation de la France... Ah ! ce que les Français ont fait là est horrible !

On dirait que Dieu leur avait donné le plus doux, le plus hon-

nête des rois, le plus aimable, le plus noble caractère de reine qui fut jamais, afin que le crime dépassât toute mesure.

Les Français voulaient une réforme, des changements, des améliorations : Dieu leur donna, pour les accomplir, un roi, le plus désireux du bien qui fut jamais ! une bienveillance, une abnégation, un désintéressement, de lui-même, une défiance, hélas ! trop grande de ses lumières, une innocence de mœurs, une vertu, une simplicité ; une bonté extraordinaires ! La réforme des abus, nul ne la voulait plus que lui. C'était le roi le mieux fait pour accomplir une révolution honnête.

Ils l'ont tué.

Ah ! sans doute, il eut un défaut, un seul, mais qui causa tous ses malheurs : il fut faible ! . . . Il ne sut pas assez que la justice et la fermeté ne sont pas moins que la bonté les vertus d'un roi. Il fut bon, comme le dit Bossuet, jusqu'à être obligé de s'en repentir. Lui, ne s'en repentit jamais ; jusqu'à la fin, il refusa de laisser couler une goutte de sang pour sa querelle : jusque sur l'échafaud, il ne sut que compatir aux maux de ses peuples en proclamant son innocence et son amour pour eux.

Ils l'ont tué.

Faible, et cependant courageux, d'une sérénité que rien ne troublait, impassible dans le danger, héros même ; comme au 20 juin, quand il prononça cette parole : "Tiens, grenadier, mets ta main sur mon cœur, et dis à cet homme s'il bat plus fort qu'à l'ordinaire !" Mais il n'avait que l'héroïsme passif, l'héorisme de l'expiation et du martyr.

Et on voit encore à Saint-Germain un exemplaire du plaidoyer de M. de Sèze, que Marie-Antoinette voulut lire, et sur lequel, dans

sa religieuse douleur, elle ne sut écrire que ces paroles mystérieuses de l'évangile de Saint Jean. *Ex-pedit unum hominem mori pro populo.*

Mais elle aussi devait mourir pour ce peuple et expier.

Une des plus nobles, des plus grandes natures de femme et de reine qu'on ait jamais rencontrées dans l'histoire, voilà Marie-Antoinette ; les trois traits distinctifs de toute grande nature : la force de l'intelligence, la bonté du cœur, l'énergie du caractère, tout y était, et dans une harmonie étonnante. Aussi, lorsque le tourbillon de cette affreuse révolution vint la saisir, alors tout à coup, quelle révélation de cette nature ! Quelle âme, quel esprit, et toujours quel cœur ! Quel coup d'œil, quel discernement et quelle fermeté de jugement ! Quelle noblesse d'âme, et toujours quelle impartialité, quelle générosité pour la nation française ! Quelle élévation au-dessus des préjugés de la cour, de l'émigration, au-dessus des ressentiments et des injures !

Quel respect du roi ! quel soin de le faire valoir, et, dans les suprêmes périls, dans ces horribles journées des 5 et 6 octobre, du 20 juin, du 10 août, à Varennes, au Temple, quel caractère ! quel courage ! quel dévouement ! Dévouée jusqu'à la mort, toujours prête à mourir pour ceux qu'elle aime ! Obstinée à ne pas vouloir être sauvée seule, à vouloir demeurer toujours à son poste, au poste du péril, près de son mari et de ses enfants ! Cela est sans cesse sublime, héroïque, déchirant, illuminant ! Je n'ai jamais rien lu dans ma vie qui m'a fait une plus extraordinaire impression. Et ce qui ajoute à l'émotion quand on lit cette histoire, c'est qu'aujourd'hui le voile qui couvrait alors l'avenir

est levé. On sait quel fut définitivement le sort de cette reine : à chaque moment on voudrait la sauver, on l'espère ; et tout à coup on s'arrête avec désespoir, songeant quelle fut sa destinée, et le sort de tous les êtres qui lui furent chers !

Ils l'ont tuée !

Et, avant de la tuer, ils lui ont prodigué tous les outrages ; les ingratitude, les injustices, les calomnies dépassent tout. Il y eut là, dans ce Temple, je dirai presque sur cet autel de la royauté française immolée, il y eut là, pendant deux ans, pour la dignité de cette reine si noble, pour le cœur de cette mère si tendre, une agonie d'âme et un martyr indicible ! Mais, chose remarquable, à travers tout cela, la reine, la femme ne fléchit jamais : quand il n'est question que d'elle, jamais elle ne descend à une prière ! mais quand il est question de son mari et de ses enfants, cette grande et fière nature se brise, elle s'abaisse jusqu'à la supplication ; et surtout pour ses enfants, à l'instant même, on voit tout à coup, rien n'est plus saisissant, la reine faire place à la mère, et la mère à des accents, pousse des cris à remuer toutes les entrailles. On peut le dire : elle a péri pour ses enfants. Trois fois elle eût pu se sauver, si elle eût consenti à s'en séparer un seul moment : elle ne le voulut jamais.

Et puis, avec ce père, avec cette mère, il y avait donc là deux enfants, une jeune fille, la seule des victimes qui soit entrée au Temple et qui en soit sortie vivante, afin que son martyr se prolongeât à travers tous les exils et toutes les douleurs ; celle-là même dont les infortunes sont montées si haut qu'elles sont devenues, dit M. de Chateaubriand, une des grandeurs de la France ; et puis, cet enfant, ce Dauphin, ce Louis XVII dont

le nom, l'apparition dans ce livre, si bien rattachée à toute cette histoire, repose d'abord de toutes les douleurs et de toutes les tristes scènes, et puis bientôt devient la douleur des douleurs, le crime des crimes, la victime incompréhensible ; celui-là, ils ne l'ont pas tué sur un échafaud : ils ont tout fait pour le dépraver, l'avilir, l'anéantir.

Et puis, cette sainte, cet ange, cette Madame Élisabeth, si douce, si pure, si fidèle, si héroïque aussi, prête à mourir à toute heure pour son frère, pour sa sœur, pour ses pauvres enfants d'adoption, et qui, dans son humble magnanimité, fit à ceux qui l'osaient juger, cette réponse : " Je suis Marie-Élisabeth de France, tante de votre Roi ! " montrant ainsi que la vertu chrétienne n'abaissait pas la dignité dans ces âmes royales.

Celle là aussi ils l'ont tuée !

Et toujours, avec des détails, des tortures, des prolongations, des raffinements, des grossièretés, des barbaries, des vengances, qui ne s'imaginent pas.

L'innocence, la bonté humaine, la vertu, ne pouvaient pas aller au delà, non plus que le crime et la scélératesse. Mais quelles leçons ! quelles lumières jaillissent de là sur toutes choses ! sur les âmes en particulier, car c'est là je le répète, ce qu'il faut chercher avant tout ici ; l'histoire, la révélation des âmes.

S'il est vrai, mon ami, qu'il n'y a que les âmes qui éclairent, cela est vrai surtout dans cet épouvantable drame de la Révolution française.

Pour moi, et je ne saurais rien dire de plus, cette histoire, est ce que je connais des choses humaines qui m'a fait le plus comprendre la Passion de Notre-Seigneur, ou du moins, m'a le plus éclairé sur cette

Passion de Notre-Seigneur, et la Passion seule m'a fait pénétrer cette histoire.

Jamais je n'ai mieux compris le Juste aux prises avec l'adversité, avec l'injustice, l'ingratitude, les bassesses humaines : l'agonie du cœur, le crucifiement sous les yeux de tout un peuple, les haines, les envies, les lâchetés ; le peuple, les juges, les scribes, les mauvais prêtres, les courtisans, les amis.

Non, depuis la Passion, dans aucune histoire des crimes et des malheurs des hommes, je ne connais rien de comparable, ou du moins l'histoire ne nous a rien conservé de pareil. Le crucifix seul explique tout ici, et ceci m'aide à comprendre le crucifix . . .

Jamais des âmes humaines n'ont été plus broyées sous l'effort de plus cruelles tortures. Le père la mère, la fille, l'enfant, la sœur, et l'amie, cette infortunée princesse de Lamballe ! . . . ce qu'ils ont souffert, c'est quelque chose qui dépasse tout ce qu'on connaît, tout ce qui est jamais tombé de douleurs dans des cœurs mortels !

Mais ce qu'il y a de plus difficile à comprendre pour moi dans tous les étonnements de cette histoire, je l'avoue, c'est le mystère de la méchancheté humaine, et, à l'heure où je parle, c'est l'inflexibilité de cette justice divine, qui n'a pas encore dit son dernier mot ;

C'est le degré où cette scélératesse peut aller, les formes qu'elle peut prendre, la langue qu'elle sait se faire, au nom de quelles hypocrites vertus les plus grandes horreurs du monde peuvent s'accomplir.

Ce dont l'homme est capable en de certains moments d'ivresse et de vertige ;

Ce qu'une nation peut devenir ; comment un peuple peut passer soudainement de l'*Hosanna* au

Crucifigatur ! se laisser égarer, dépraver en deux ans d'une part, écraser de l'autre, et fouler aux pieds par les plus vils et les plus odieux tyrans.

Car il n'y a pas d'illusion à se faire : ce ne fut pas seulement une poignée de scélérats qui fit la Révolution française ; non. Jamais il n'y eut pareil entraînement, pareil cataclysme moral. Tout était emporté comme dans un fatal tourbillon ! Et, ce qui fait le désespoir de l'âme, et, je le dirai, la honte de l'humanité, c'est que la peur, la terreur des uns était la seule réponse à l'audace et à la scélératesse des autres.

C'est au nom de César que, par le peuple, les pharisiens firent crucifier Jésus-Christ, Sauveur du peuple !

C'est au nom du peuple que fut immolé Louis XVI, le seul ami vrai de ce peuple, celui qui écrivait à Turgot : " Il n'y a que vous et moi, mon cher Turgot, qui aimions le peuple ! "

Mais non ! j'ai tort ; ce n'est pas le peuple qui fut coupable, le vrai peuple, abandonné à lui-même ; non, c'est le peuple excité, trompé, empoisonné par les meneurs.

L'Évangile nous dit que les scribes et les pharisiens, qui voulaient livrer Jésus-Christ, craignaient le peuple, *timebant plebem*. L'histoire de 1793 nous apprend que les meurtriers de Louis XVI le craignirent aussi et repoussèrent l'appel au peuple.

Le vrai peuple, je le connais, je l'aime, et je le sais chrétien, patient et bon. Pour l'irriter, on commence par le tromper, et les Scribes qui l'enivrent sont les pères des attentats qu'il commet dans son aveuglement et sa fureur. Ce sont eux les vrais bourreaux.

Mais comme après cela ils se devorent tous les uns les autres, selon

la sinistre prédiction de l'un d'eux, dans cette arène sanglante, jusqu'au 9 thermidor et au-delà ; vengeurs sur eux-mêmes de leurs propres crimes !

Mais, en les voyant se dévorer ainsi, on se demande sans cesse, c'est l'idée qui poursuit, comment des hommes arrivent ils si vite à cet état de bêtes farouches ! C'est à renverser toutes les pensées !

Ah ! il n'y a qu'une réponse : après avoir étudié tout cela, on est forcé de se dire, avec une triste conviction : Les hommes sont capable de tout !

Il ne faut donc, d'aucune manière, en aucun temps, ni sous aucun prétexte, laisser égarer ou affaiblir ici la conscience humaine, ni couvrir du silence ou de l'oubli ce qui doit être à jamais abhorré et exécré !

Quiconque a une justification pour ces hordes sanguinaires, qui usurpaient le nom de peuple français, pour ces assemblées, pour ces crimes, pour ces scélérats, est le jouet, dans son faible esprit, des sophismes révolutionnaires les plus odieux, ou, dans son méchant cœur, des plus détestables passions.....

Historien, et fils de mon siècle, je n'oublie pas un instant ce que je dois à ces lois civiles, qu'on est convenu, à tort ou à raison, de désigner par la date de 1789. Prêtre et contemplateur ému des rigueurs de la justice divine, je n'oublie pas les crimes et les hontes du dix-huitième siècle, les abus du passé, et je sais que ce roi infortuné, en s'appelant Louis XVI, portait en quelque sorte le fardeau d'autres Louis, parmi lesquels Louis IX même ne couvrait pas Louis XV. Mais j'ai horreur d'entendre, au nom de l'expiation et des victimes, justifier les bourreaux. Dieu est juste, les victimes sont grandes, les bourreaux atroces.

Les scélérats qui punissent d'autres scélérats et servent la justice divine par les crimes, n'en sont pas moins des scélérats.

Le bien social, qui a pu survivre à ces horreurs, ne les amnistie pas : le silence sur de telles choses n'est qu'une défaillance lamentable, une lâche et coupable complicité.

Est-ce fini d'ailleurs, et, depuis quatre-vingts ans, n'est-ce pas toujours à recommencer ?

Après tant de révolutions, où en sommes-nous ? Le sol politique et social est-il bien reffermi sous nos pas ?

N'oublions donc jamais que l'amnistie des crimes passés est l'amnistie des crimes futurs.

Ah ! sans doute, l'ancienne société appelait des expiations ; des victimes étaient nécessaires : des victimes pures, choisies, capables de racheter tout un peuple ! Ces victimes se trouvaient !.....

Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth, Louis XVII, quelles hosties !

Les bons payèrent pour les coupables ; bien des coupables payèrent pour eux-mêmes ; mais, ce qui est affreux à penser, c'est que le sacrifice n'a pas suffi, et l'expiation dure encore.

Serait-ce que les générations qui se sont succédé ne se sont pas montrées dignes d'être rachetées ?

Je l'ignore ; mais évidemment tout n'est pas dit, et qui sait ce que la justice divine peut nous réserver encore ?

Pour le passé, ceux que j'accuse, ce n'est pas tant, je l'ai dit, ce malheureux peuple lui-même, ni même les horribles scélérats de 93. Non, on l'a trop méconnu, les premiers coupables furent dans l'Assemblée constituante, avant d'être dans la Convention.

M. Mortimer-Ternaux a été dans

le vrai lorsqu'il fait commencer la Terreur bien avant 93.

La Terreur a commencé le jour où l'autorité publique, désarmée, impuissante, a laissé sans vengeance le sang versé.

Et c'est la Constituante qui a désarmé l'autorité.

En dépit de ses maximes et de ses aspirations généreuses, ce fut le crime de l'Assemblée constituante; crime né en partie, je le reconnais, de son inexpérience politique, d'usurper, et, dans l'enivrement qui l'emportait, de tout faire, de tout sacrifier, pour abaisser, humilier, anéantir l'autorité royale, afin de s'élever sur ses ruines; et cela en s'appuyant sur le peuple, ou plutôt sur ces tourbes soulevées et rendues bientôt toutes puissantes par sa connivence.

De là, la nécessité de tout permettre, de tout souffrir: même le meurtre, l'incendie, l'assassinat, tout fut impuni.

Et la nécessité aussi, l'humiliante, la dégradante nécessité, de subir elle-même la tyrannie des Trente, avec la pression de la rue.

Dès lors, l'impunité n'a jamais été aussi loin chez aucun peuple.

De là, tous les crimes. Du jour où il y eut à Paris, sous les yeux des pouvoirs publics, un meurtre impuni, de ce jour-là la Révolution a été la terreur des bons et le triomphe des méchants.

Voilà ce que les constituants auraient dû savoir, et ce que leurs panégyristes ne doivent pas oublier.

On a dit, avec l'âpreté du ressentiment: c'étaient de grands sots. Non, ils avaient la plupart beaucoup d'esprit; mais leur malheur et celui de la France, ce fut leur effroyable vanité: vanité féroce chez les uns, comme chez Robespierre, puérule chez d'autres, comme chez M. de Lafayette, et

ardente chez tous les révolutionnaires.

Vanité, envie, jalousie de la royauté, qu'on était charmé d'abaisser et d'amoindrir;

Vanité, engouement de théories et de systèmes, de réformations violentes, et de réformations sans le Roi, qui en voulait plus que personne:

Vanité de popularité; Lafayette, Lameth, Custine, Lauzun et tant d'autres, le malheureux Bailly, le ridicule et atroce Pétion, tous furent tristes amateurs de popularité vaine, d'ovations, d'acclamations;

Vanité et lâcheté aussi, disons-le, chez ces trembleurs de la plaine, dans l'affreuse Convention, lesquels il ne faut pas amnistier non plus, parce que d'autres allèrent plus loin qu'eux dans la voie du crime.

Ah! ne parlez plus ici d'idées généreuses, d'âmes honnêtes, ni de jeunesse, ni d'éloquence et de talent.

Ecartez, écartez tout ce qui peut fasciner la conscience, et n'appellez pas un attendrissement immoral sur des hommes que des mots pompeux et belles sentences n'ont pas empêchés de consentir aux plus détestables forfaits!

Le crime ne se commet jamais *au nom du crime* lui-même; et après les grands scélérats, rien n'est plus odieux que les rhéteurs ou les sophistes qui leur frayent la route. Les crimes se commettent toujours au nom de la vertu, et trouvent toujours de grands mots tout prêts à leur service.

Ce qu'il y a de *démoralisateur* en temps de révolution, ce sont moins les crimes eux-mêmes que les grands noms ou les beaux prétextes dont on colore les crimes.

Et, quant à moi, je ne consentirai jamais à des admirations malsaines, et corruptrices du sens moral et de la conscience publique,

pour les brillants, mais chimériques et timides esprits qui pactisent avec les pervers.

La Gironde a le sang de Louis XVI sur les mains, elle ne s'en lavera jamais.....

Je dois dire que, pour moi, jamais vie de saint ou de sainte ne m'aura plus saisi, plus éclairé et plus fortifié. Mon admiration pour ces âmes incomparables, et mon attendrissement pour ces immenses infortunes, éclataient parfois, malgré moi, par des cris, dans le silence de ma lecture... Ah ! que sont nos douleurs près de celles-là ! Tout ce qu'une âme peut souffrir d'amer, d'humiliant, de poignant, tout ce qu'on peut imaginer de plus déchirant pour les fibres les plus vives et les

plus nobles de la sensibilité humaine, ils l'ont souffert... Non, je ne puis dire les gémisséments que cela arrachait quelquefois aux profondeurs de mon âme.

Quelle longue agonie, quelle lutte, durant ces trois années, contre la mort toujours présente, contre les bassesses, les trahisons, les lâchetés, les fureurs toujours croissantes ! C'est un spectacle navrant de voir là l'impuissance du génie, de la bonté, de la vertu ! et l'abandon, pour ainsi dire, de la Providence ! Car ils ont pu dire comme le fils de Dieu sur la croix : *Ut quid dereliquisti me ?*

† FÉLIX, Evêque d'Orléans.

LA GUERRE

ET

LA CRISE EUROPÉENNE.

(Voir page 8.)

Quelle est donc l'origine de cet étrange état de choses où l'Europe, comme un navire à la dérive, obéit à un courant qui l'entraîne graduellement vers la guerre ? Comme on vient de le voir, on ne saurait citer une grande force sociale qui la pousse à cette fatale solution. Il est plus impossible encore d'assigner à la guerre qui éclaterait un de ces motifs qui dans tous les temps ont pu déterminer le choc des nations à main armée. Aucun état n'a été blessé dans son honneur, aucun ne peut raisonnable-

ment dire qu'on vient de lui causer un grand dommage, et qu'il n'y a plus pour lui d'autre alternative que de tirer l'épée. La tempête se déchaîne sans motif avouable. Des ambitions irréflechies, des appétits dérégles ont imprimés à l'organisme européen une soudaine commotion à laquelle il semble qu'il n'ait pas la puissance de se soustraire. Comment se fait-il que dans un siècle de lumières, dans un temps où de toutes parts la liberté est l'objet d'un culte et compte de fervens adorateurs d'elle

par leur talent et leur dévouement, l'Europe subisse passivement, comme un troupeau, cette impulsion qui renverse les intérêts et les met sous les pieds des passans, compromet les libertés des peuples, que le régime militaire a peu l'habitude de respecter, offense ses sentimens et heurte ses espérances en tant de genres divers ? Est-ce que la liberté serait un vain mirage, le progrès une illusion d'optique ? Après tant d'efforts héroïques pour s'affranchir, afin d'ennoblir et d'améliorer leur existence sous les auspices d'un régime libéral, les peuples de la partie la plus civilisée du monde en seraient-ils encore à dépendre absolument, servilement d'un tout petit nombre de hauts personnages dont les volontés, les élucubrations, les fantaisies mêmes seraient subies comme des arrêts du destin ? S'il en était ainsi, autant vaudrait vivre sous la loi du droit divin, d'après laquelle les nations n'ont qu'à courber la tête et à obéir quand un roi ou un ministre a parlé... Mais non, le spectacle auquel nous assistons en ce moment n'est pas un démenti aux tendances bienfaisantes de la civilisation et aux espérances que les peuples ont conçues depuis 1789 ; ce n'est pas le renversement du principe de la souveraineté nationale, la négation du droit qu'ont les nations de participer à la gestion de leurs propres affaires. La liberté et le progrès ne sont pas de vains mots ; ce sont de puissantes et fécondes réalités. Ce qui arrive est un de ces accidens qui sont si communs dans les affaires humaines. L'accident ne fait pas la règle. Il est un avertissement donné aux hommes pour qu'ils se la rappellent et en maintiennent l'observation par leur résolution ferme. Les peuples n'ont que les gouvernemens qu'ils méritent : c'est une vérité qui fut de

tous les temps, et qui est inconteste dans le nôtre. Ils n'ont qu'à vouloir ; mais il faut vouloir, de cette volonté vigilante, éclairée et forte qui est le propre des peuples vraiment dignes de la liberté.

Essayons pourtant de voir un peu plus au fond des choses. Rendons-nous compte des causes qui ont préparé la situation anormale et remplie de périls dans laquelle l'Europe en ce moment est étonnée et émue de se trouver.

La constitution de l'Europe manque visiblement des conditions qui assurent la stabilité des rapports politiques. Il ne subsiste plus un traité dont les clauses, généralement acceptées, garantissent un équilibre durable. Les traités de 1815 ont subi tant d'atteintes qu'il est impossible de demander pour eux le respect. Ils ont d'ailleurs un vice originel ; ils furent faits par des négociateurs qui méconnaissaient les droits de l'espèce humaine. L'histoire du congrès de Vienne est un monument de l'orgueil des rois vis-à-vis des peuples. On s'y partagea les populations comme après une razzia en Afrique, on se partage les troupeaux capturés. En outre un grand nombre des dispositions qu'ils portent furent dictées par une haine aveugle contre la France. Celle-ci a dû les subir tant qu'elle restait affaiblie ; depuis qu'elle a recouvré son antique vigueur, elle proteste contre tant d'affronts et de méfiance, et entend s'y soustraire comme à une oppression injustifiable. Seulement, ces traités n'ayant pas été remplacés par un autre pacte, il s'ensuit que l'édifice européen n'a pas de fondations. Il repose sur le sable. Sentant de plus en plus l'instabilité de l'ordre européen, les gouvernemens se tiennent en armes afin d'être en mesure de parer à des éventualités constamment im-

minentes. De là ce système qualifié de paix armée qui prévaut en Europe et impose de grandes dépenses aux états. C'est ainsi que la France, par exemple, est restée avec 400,000 hommes sous les drapeaux, tandis que 200,000 hommes suffiraient dans une situation qui serait régulière. La paix armée est une charge pour les peuples, et quand elle se prolonge indéfiniment, elle peut jusqu'à un certain point atteindre les sources mêmes de la prospérité des états. Est-ce cependant une raison pour se lancer de gaité de cœur dans les hasards de la guerre alors qu'on n'y est provoqué par aucun dommage, par aucune offense ?

De bonne foi, la paix armée, dont je ne conteste pas les inconvénients, avait-elle pour l'Europe des conséquences telles que ce fût pour les peuples un mal intolérable auquel il fallût couper court à tout hasard ? C'est ce qu'il est bon d'examiner en se dégageant des exagérations qui gâtent et discréditent les meilleures causes.

On représente que la paix armée est comme un boulet que traînent les différentes nations de l'Europe, soit : cependant ce boulet n'était pas à ce point incommode qu'il leur interdît de faire des progrès. La paix armée pèse sur les budgets ; mais si en général les budgets sont embarrassés et surchargés, c'est peut-être moins pour la grande part qui y est faite aux institutions militaires que parce que chaque peuple, dans sa généreuse impatience du progrès, a voulu, sans compter et sans prendre la mesure de ses ressources, inscrire parmi les dépenses publiques, sur de grandes proportions, les améliorations sociales qui font l'honneur de notre siècle. On veut des voies de communication de toute sorte, on veut des écoles de

divers genres, on veut l'assainissement des villes et du territoire, des ports munis du dispendieux outillage qui est nécessaire à un commerce devenu immense. Avec de pareils désirs, auxquels les états s'abandonnent, persuadés que c'est suivre la bonne pente, comment la plupart des budgets n'auraient-ils pas été surchargés ?

Il n'y avait guère que le budget de l'Angleterre où le gouvernement fût bien à l'aise, parce que là le gouvernement laisse à l'industrie privée le soin, le profit et la gloire de la plupart de ses améliorations. Le régime de la paix armée restreignait, dans une notable mesure et d'une manière regrettable, l'essor de la société vers le perfectionnement social et politique, l'accroissement de la prospérité générale et individuelle, le développement du bien-être, mais il ne le paralysait pas. Personne ne peut nier que les hommes ne fussent incessamment mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés, mieux pourvus des principaux élémens du bien-être, que les villes ne reçussent d'utiles embellissemens, que les lumières ne se répandissent avec rapidité, que les mœurs publiques ne devinssent graduellement meilleures. Des établissemens manufacturiers s'élevaient de toutes parts en même temps que des écoles et tous les autres établissemens que comporte une civilisation avancée. L'agriculture, justement nommée le premier des arts, mais jusqu'à notre époque le moins encouragé, augmentait sa puissance productive. La progression des revenus de l'état était manifeste chez toutes les nations européennes à peu près, des rives du Tage et du Volturne à celles du Danube, de l'Elbe et du Volga. C'est le signe le plus certain de la prospérité publique. Quand on a sous les yeux de tels

symptômes, on ne peut admettre que la société soit ruinée, qu'elle ploie sous le faix, et on repousse énergiquement comme une assertion sacrilège cette conclusion, que, poussés à bout et n'ayant plus d'autre issue, les peuples en soient réduits à se précipiter dans la guerre, comme pour forcer le destin à s'expliquer.

Quant aux charges matérielles qu'occasionne la paix armée, il n'est pas impossible de s'en former une idée approximative. La principale, la plus visible, celle qu'on allègue le plus, c'est le prélèvement excessif qu'elle fait sur les revenus des états. A ce sujet, quelques mots d'explication : occupons-nous de la France ; c'est son intérêt qui nous touche avant tout, ce sont des affaires qui nous importent, c'est elle que nous connaissons le mieux. Admettons que la paix armée détermine la présence sous nos drapeaux de 200,000 hommes de plus. Deux cents mille hommes ajoutés au noyau de l'armée entraînent en temps de paix une dépense supplémentaire de 100 millions environ. Or, si nous faisons la guerre jusqu'à ce que nous eussions obtenu le remaniement de la carte de l'Europe, on peut bien supposer que nous aurions à emprunter 1 milliard et demi effectif, comme dans la guerre de Crimée, dont l'objet était plus simple et plus nettement défini. De plus, eu égard à l'état du marché, il ne semble pas qu'on dût s'attendre à placer l'emprunt au-dessus du taux de 55 en 3 pour 100. Avec l'amortissement accoutumé, ce serait une charge annuelle d'environ 85 millions à perpétuité. A cela on doit joindre une somme assez forte pour les pensions militaires. L'appauvrissement qu'éprouverait la société du fait de la guerre arrêterait la progression de l'impôt. De là une somme à ra-

battre des ressources du budget. Finalement le budget de l'état serait affecté par la guerre plus que par l'obligation imputée au système de la paix armée d'entretenir 200,000 hommes de plus. Il y aurait ensuite la perte matérielle que subirait la société par le fait de la destruction des capitaux que la guerre absorbe et par celui du ralentissement imposé à l'industrie et au commerce, outre la douleur et l'affliction qui seraient semées dans la plupart des familles, et qu'aucune somme d'argent ne pourrait balancer. Ainsi à part toute considération d'humanité, et c'est par manière de raisonnement que nous consentons à en faire abstraction, on voit par ces aperçus relatifs à la France que se jeter dans les hasards de la guerre afin de sortir des embarras et des dépenses de la paix armée serait un fort mauvais calcul, une opération détestable.

Dira-t-on que le système de la paix armée prive les arts utiles des bras d'un grand nombre d'hommes? Mais si nous faisons la guerre, ce serait bien autre chose. Tant que les hostilités dureront, l'armée française devra être augmentée ; comme on le disait il y a peu de jours, nous aurions 600,000 hommes sous les drapeaux. Et ces soldats, la lutte terminée, rentreraient-ils dans leurs foyers pour s'y remettre au travail? Hélas ! il y aurait dans leurs rangs l'épouvantable déchet de la guerre. Les armes meurtrières dont on se sert aujourd'hui fauchent les bataillons et les régimens avec une rapidité effrayante. Ainsi, dans un livre intéressant du docteur Chenu, je lis ce renseignement, qu'à la bataille de Waterloo, qui fut si longue et si acharnée, et dans les deux jours précédens l'armée anglaise, fort maltraitée, malgré sa victoire,

n'eut pas plus de 8,000 blessés, tandis qu'à Solferino les Français et les Sardes en ont eu 16,000 et l'armée autrichienne 21,000 *. Les maladies, la fatigue déciment les armées et font plus de victimes encore que le fer et le feu, le double pour le moins, à ce que nous apprend la statistique. Après une guerre un peu prolongée, la portion énergique et vaillante de la population, celle qui peuple les ateliers et subvient aux travaux pénibles des champs, serait donc diminuée partout. Cet effet sera plus sensible qu'ailleurs dans les pays tels que la France, où la population ne se développe qu'avec lenteur. A ce point de vue donc, la guerre, au lieu d'être un correctif de la paix armée, ne ferait qu'en aggraver les funestes effets.

Prenant la question par un autre côté, on représente que la paix armée entretient parmi les peuples la défiance et l'irritation. Il se peut qu'elle y tende, et je le crois; mais tant que dure la paix, même armée, les peuples se visitent pour leurs affaires, leur agrément ou leur instruction: de là une tendance meilleure qui fait plus que balancer l'autre. N'est-il pas évident que, surtout depuis qu'un réseau de chemins de fer couvre

l'Europe entière, les peuples, en dépit de la paix armée, de plus en plus s'apprécient et s'estiment et ont une sincère amitié les uns pour les autres. Les gouvernements peuvent être momentanément aigris les uns contre les autres; les nations ne les imitent pas. Dans la guerre, quand toutes les familles sont atteintes dans leurs affections les plus chères et dans leur fortune, quand aux griefs privés se joignent les griefs de la patrie, les haines nationales se ravivent, elles s'emparent des âmes, même des meilleures, elles deviennent ardentes, implacables; la civilisation recule dans ce qu'elle a de plus majestueux, le rapprochement sympathique des peuples et des races.

Supposons la guerre déclarée. Le Rubicon est franchi, c'est alors qu'il faut résolument soutenir l'honneur national, car un échec n'atteindrait pas seulement la dignité du pays, ce serait la ruine matérielle de sa puissance. De nos jours, la guerre n'offre pas seulement les tristes et odieux caractères qui, avant notre époque, la faisaient si vivement réprover des philosophes, des hommes vraiment religieux, des esprits libéraux, comme des commerçans et des chefs d'industrie, et si cordialement détester des mères de famille. Elle y joint un grand défaut que tout homme d'état digne de ce nom doit prendre en grande considération, elle est effroyablement dispendieuse. Le temps n'est plus où un état tel que la France pouvait faire face à l'Europe coalisée et subvenir à toutes les dépenses de son administration avec des budgets de 600 millions à 1 milliard 200 ou 300 millions *, comme ceux du

* Voici un autre terme de comparaison que fournit le même ouvrage: " Dans l'armée anglaise, dit M. Longmore, la portée des anciens fusils (les *brown-bess*) était de 90 yards (82 mètres), et celles des carabines de 200 yards (181 mètres). Aujourd'hui, avec les armes dites Enfield, la portée du but en blanc est de 1,000 à 1,100 yards (de 916 à 1,006 mètres). Aussi, dans la guerre de la Cafrerie, d'après l'autorité du colonel Wilford, sur 80,000 coups de fusil tirés avec les *brown-bess*, 25 hommes seulement ont été atteints, tandis que dans la guerre des Indes, à Cawnpore, une compagnie armée de fusil Enfield mit, par une seule décharge, 69 cavaliers hors de combat." (*Rapport du conseil de santé, etc.*, par le docteur Chenu, p. 630.)

* En l'an IX (1801), les dépenses de l'état furent de 550 millions. Avec les frais de perception, ce serait moins de 600 millions. Le budget des dépenses s'éleva pro-

premier empire. La guerre de Russie en 1854 et 1855, celle d'Italie en 1859, celle qui a déchiré le sein de l'Union américaine de 1861 à 1865, montrent à quelles dépenses on s'oblige de nos jours quand on s'engage dans une grande guerre. Dans la lutte de 1854 et 1855 contre la Russie, quoique la France partageât la tâche avec un puissant allié, nous avons dû, pour dix-huit mois d'hostilités, emprunter 1 milliard $\frac{1}{2}$, outre ce qu'a pu fournir aux budgets de la guerre et de la marine l'impôt augmenté dans la limite du possible. En peu de semaines, la guerre d'Italie de 1859 nous a coûté près de 500 millions, obtenus par l'emprunt, sans compter tout ce qu'on a pu prendre sur les revenus ordinaires. La guerre la plus récente dont le monde civilisé ait donné le spectacle, celle où le nord et le sud des Etats-Unis étaient en présence, a laissé au nord une dette de 15 milliards, outre les emprunts particuliers des états et des villes qui avaient souscrit des engagements considérables pour enrôler des volontaires et équiper des régimens, le tout indépendamment des impôts grandement accrus. Le nord des Etats-Unis a donc dépensé pour faire la guerre bien au-delà de 4 milliards par an.

Il serait téméraire d'essayer de prévoir la somme qui serait nécessaire aux puissances belligérantes

gressivement. Il est de 500 millions en l'an x frais de perception non compris, de 632 en l'an xi, de 804 en l'an xii. On trouve dans M. Mollien les chiffres suivans sur les huit dernières années de l'empire :

1806.	970,810,000 francs.
1807.	777,850,000
1808.	811,410,000
1809.	857,371,000
1810.	859,164,000
1811.	1,100,367,000
1812.	1,168,000,000
1813.	1,263,808,000

dans le conflit dont l'Europe est menacée; mais il est vraisemblable que pour chacune d'elles ce ne serait pas de moins d'un milliard d'ici à la fin de l'année. Or la Prusse, l'Autriche, l'Italie, les seules puissances dont il soit permis encore d'affirmer qu'elles s'engageraient dans ce conflit dès le début, sont-elles en position de se procurer une pareille somme? A cette question, la réponse ne peut être affirmative que pour la Prusse, dont les finances sont dans un état meilleur, et qui jouit d'un grand crédit. La Prusse pourrait trouver toute somme qu'il lui faudrait par le moyen de l'emprunt et de l'impôt convenablement combinés.— Jusqu'à quel point en serait-il de même de l'Autriche et de l'Italie? Ici la scène change, et ce qui est une certitude quand il s'agit de la monarchie des Hohenzollern, devient, avec ces deux autres états, extrêmement problématique. L'Autriche a fait des efforts d'une louable persévérance pour remettre l'ordre dans ses finances. Soumise au régime du papier-monnaie depuis 1848 sous la forme des billets de la banque d'Autriche, investis du privilège du cours forcé, elle a senti qu'il lui importait de s'y soustraire. Ce résultat si désirable et tant désiré était au moment d'être atteint lorsqu'ont éclaté les difficultés actuelles, et on pouvait raisonnablement se flatter de voir sous peu le papier-monnaie remplacé dans les échanges par les métaux précieux, car le cours des billets était tout près du pair; mais déjà cet heureux symptôme est évanoui. Le papier-monnaie autrichien représente aujourd'hui un grand écart. Le pair du florin serait de 2 francs 59 centimes; le cours du florin en papier est de 2 francs environ. Tant que persistent les causes qui l'ont dé-

terminée, la dépréciation du papier-monnaie est comme la chute d'un bloc de rocher du sommet d'une montagne; elle va toujours se précipitant davantage. C'est que, plus on émet de papier-monnaie, plus il se déprécie, et plus il s'est déprécié, plus forte est la quantité qu'il en faut émettre pour se procurer une même ressource effective, c'est-à-dire l'équivalent d'une même somme en or ou en argent. C'est ainsi que le papier-monnaie des États-Unis pendant la guerre civile, après s'être maintenu avec une perte d'un cinquième ou d'un quart au plus pendant un long intervalle est de là descendu assez vite à une dépréciation de moitié, plus vite encore à celles des deux tiers. Si le Sud, moins exténué, avait pu continuer la lutte un an de plus, la perte sur les *green-backs* * eût été vraisemblablement des cinq sixièmes.

C'est pour ce motif qu'un état qui a établi le papier-monnaie chez lui trouve très-difficilement à négocier des emprunts de quelque importance. L'étranger se refuse à lui prêter, parce qu'il ne sait sur quoi compter. Les nationaux pour y consentir, réclament de grands avantages, des privilèges exceptionnels, onéreux au trésor, et même à ces conditions ils sont fort tièdes et ne prêtent que des sommes bornées. Aussi les états dont les finances sont lancées sur la mer agitée du papier-monnaie n'empruntent-ils guère que par l'émission même de ce papier. Avec le papier-monnaie, dont le signe caractéristique est le cours forcé, un état emprunte à ses nationaux, quoi qu'ils en aient. C'est en apparence d'une commodité parfaite. On fait de l'argent sans rien de

plus qu'une planche aux assignats; mais cet argent si aisément fabriqué se rapproche de plus en plus de la fiction. De plus en plus on voit que c'est l'ombre substituée à la substance. L'instrument des échanges, qui est non plus un poids fixe d'or ou d'argent, mais un chiffon de papier inconvertible en métal et par cela même mobile dans sa valeur et baissant suivant des lois capricieuses, n'offre plus de sécurité au commerce et à l'industrie agricole et manufacturière. Le producteur, n'étant plus assurée de recevoir en paiement de ses produits une valeur équivalente, est découragé et hésitant; il restreint ses opérations. Le travail se suspend ou tout au moins languit. Une société qui travail moins s'appauvrit, parce que c'est le travail qui est le générateur de la richesse. Les impôts rendent moins, en proportion de la diminution de la production et des affaires dont la production est la base. Les populations, dont la principale ressource est dans leur salaire, souffrent, se plaignent et s'aigrissent. Le trésor national s'emplit moins, non-seulement parce que la féconde activité du travail a reçu une forte atteinte, mais aussi parce que les impôts s'acquittent en un papier de plus en plus déprécié. Si pour remédier à la pénurie du trésor on fait varier le tarif des impôts au prorata de l'avilissement du papier-monnaie, on n'évite un écueil que pour se heurter sur un autre. Ces changements, qui ne peuvent jamais se faire que par approximation, alarment les producteurs, bouleversent les contrats, troublent toutes les existences, puisqu'ils réagissent sur les engagements antérieurs, et, par les pertes qu'ils déterminent, déconcertent les peuples et ajoutent à leur mécontentement. C'est bientôt un désarroi général.

* *Green-backs*, des verts. On nomme ainsi le papier-monnaie du gouvernement fédéral à cause de la couleur du papier sur lequel il est imprimé.

Voilà pourtant où en sera réduit l'empire d'Autriche, s'il entreprend la guerre, ou si des ennemis audacieux l'obligent par leur agression à la soutenir! Jusqu'où irait la dépréciation dans cet empire? Je ne me hasarderai pas à énoncer une conjecture, mais il n'y aurait rien de surprenant à ce que, en peu de mois de guerre, le florin en papier tombât bientôt à 1 franc. Alors, pour obtenir une valeur effective de 100 millions de francs, somme si vite dévorée par une grande guerre, il faudrait ajouter à la circulation 259 millions en papier. L'état s'endettant de 259 millions pour 100 millions qu'il recevrait, quelle épreuve pour les finances! Lorsqu'ils sont ainsi à bout de ressources régulières, les gouvernemens ont infailliblement recours aux réquisitions et aux exactions, parce que tous les moyens légitimes leur ont échappé ou se sont brisés dans leur main. La forme de ces spoliations varie selon le génie des financiers du jour, mais le fond est invariablement le même, à savoir la violence et la tyrannie. En un mot, pour peu que la guerre se prolongeât, la situation intérieure de l'Autriche ne serait plus tenable. Le gouvernement des Habsbourg serait amené forcément à obérer ses peuples, à violer vis-à-vis d'eux les lois et les usages des sociétés civilisées et à leur donner des griefs contre lui-même en séquestrant leur liberté.

Les contributions et les réquisitions levées sur le pays ennemi, en supposant qu'on soit victorieux et qu'on ait porté la guerre au-delà des frontières, n'apportent pas un grand adoucissement à la gêne extrême qui est l'accompagnement du papier-monnaie. L'expérience a prouvé que ces expédiens rapportent à celui qui les impose infiniment moins qu'ils ne coûtent aux

contrées occupées qui les subissent. On ruine l'ennemi, on lui inflige une détresse affreuse; l'aide qu'on en retire n'est que très-médiocre, parce que ce qui est ravi à l'habitant est en majeure partie gaspillé et détruit. Et souvent on a lieu de se repentir de cette pratique, non-seulement parce qu'on se fait ainsi une détestable renommée sans tirer un grand profit matériel de ses méfaits, mais aussi parce qu'en traitant de la sorte les populations envahies on leur inspire le courage du désespoir.

L'empire d'Autriche est cependant d'une constitution assez robuste pour résister aux épreuves intérieures que nous venons d'énumérer. Ce ne serait pas la première fois que le souverain et les peuples auraient souffert ensemble. La communauté d'existence heureuse et malheureuse entre la maison d'Autriche et ses sujets est plusieurs fois séculaire. Les liens d'affection réciproque sont aussi solides qu'ils sont anciens. L'empire peut subir des désastres, il n'en serait pas désorganisé; mais l'Italie, royaume né d'hier, a-t-elle les mêmes garanties?

Au point de départ, je veux dire en ce moment-ci, où la guerre n'est point déclarée, mais peut l'être demain, les finances de l'Italie sont dans un état pire que celle de l'Autriche. Le point de départ pour l'Autriche, c'est un budget à peu près en équilibre; pour l'Italie, c'est un budget en proie à un déficit chronique. Les mesures financières recommandées par M. Scialoja vont être adoptées; mais cette sanction donnée *in extremis* par le parlement italien ne fera au nouveau royaume qu'un budget de paix, alors qu'il aurait besoin d'un budget de guerre qui serait tout différent. On comblera la différence au moyen du papier-monnaie;

l'affaire est arrangée avec la banque principale, aux billets de laquelle on accorde le cours forcé : funeste présent pour le pays et pour la banque elle-même ! Voilà donc l'Italie sous la loi du papier-monnaie. C'est une plaie qu'elle ne connaissait pas et qui l'éprouvera profondément. Déjà avant l'émission totale de 250 millions en billets de banque dont le gouvernement italien s'est réservé l'usage, ce papier monnaie perd dix pour cent. Où en sera-t-il quand les billets émis en faveur de l'état seront montés à 7 ou 800 millions, niveau qu'on atteindrait bien vite avec la guerre ? Il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'alors la dépréciation fût des trois quarts. Qu'est-ce que deviendraient le commerce et l'industrie de l'Italie sous ces malencontreux auspices ? Avec des transactions interrompues, un travail désorganisé, quelles perspectives seraient ouvertes à ce jeune royaume ? Comment s'arrangerait le gouvernement avec cette population si impressionnable, si mobile ? Qu'est-ce que celle-ci penserait alors du nouveau régime que les partisans des gouvernemens déchus s'appliquent tant à décrier ?

Et enfin et surtout, avec ce papier avili que l'Italie donnerait à ses soldats et à ses fournisseurs, comment marcherait la guerre ? On répond que l'Italie peut disposer d'un capital de 2 milliards en biens du clergé, et que ce sera pour elle ce que furent pour la révolution française les biens des couvens et ceux des émigrés. C'est en effet une réserve, mais elle est moins large que ne le ferait penser une estimation de ces biens qui se rapporte à un état normal des choses. En France, la vente des biens du clergé avait commencé et était passée dans la pratique avant que la révolution française n'eût

rompu avec l'Europe. La guerre, dès qu'elle eut éclaté, fut marquée par des évènements tels que le gouvernement révolutionnaire fut respecté et craint au dedans et au dehors. Je souhaite de tout mon cœur à l'Italie unitaire que, si elle rencontre les Autrichiens sur les champs de bataille, elle ait ses journées de Valmy et Jemmapes ; mais personne ne peut affirmer qu'il en serait ainsi dans l'hypothèse où elle serait livrée à ses propres forces. Bien des personnes croient que, seule contre les Autrichiens, elle ne récolterait pas les mêmes lauriers que l'armée française au début des guerres de notre grande révolution, parce que les soldats italiens, tout braves et dévoués qu'ils sont, ne valent pas les bandes aguerries des Autrichiens, qui paraissent d'ailleurs tout aussi animées, tout aussi enthousiastes. Enfin il n'est pas certain que, mis en vente en ce moment, les biens du clergé trouvassent en Italie une foule empressée d'acquéreurs. En France, les biens nationaux qu'on vendait étaient la dépouille d'un clergé fugitif et d'une noblesse qui avait émigré, et par là s'était attiré des haines violentes. En Italie, ce seraient les biens d'un clergé présent, actif, influent, dont le mécontentement, s'il se déclarait, serait un danger. Enfin on sait bien qu'en France même, malgré la crainte que la révolution française inspirait à l'intérieur et à l'extérieur, les terres du clergé et des émigrés ne se placèrent qu'à vil prix. En moyenne on en retira peut-être pas le quart ou le cinquième de leur valeur. En résumé, ces biens du clergé italien, qui avec la paix auraient pu être utilisés de manière à sauver d'un désastre les finances de l'Italie, seraient rapidement consumés en temps de guerre. Par conséquent,

même en supposant, ce qui n'est point fait encore, qu'on organise sur une grande échelle la vente générale des biens du clergé et qu'on s'en défasse rapidement, la guerre, pour peu qu'elle eût de la durée, ne pourrait faire autrement que de mettre le royaume d'Italie dans la déplorable nécessité de recourir systématiquement et en grand aux réquisitions, qui sont la dissipation des ressources d'un état, la négation du droit de propriété, une menace permanente contre l'industrie, une rude atteinte à la sécurité que le travail réclame pour déployer son action. Pour qu'un royaume formé d'hier ne tombât pas en éclats dans une telle expérience, il faudrait qu'il eût bien du bonheur.

Ici, si je pouvais me permettre une digression, je m'arrêteraï pour développer une idée qui ressort de ces observations et qui a bien sa moralité : c'est qu'un peuple qui

ne sait pas s'administrer, qui gouverne mal ses finances, se frappe par cela même d'incapacité et se prive des moyens de soutenir une guerre juste ou injuste. C'est qu'un peuple qui n'a pas le goût ou l'intelligence de l'industrie, dans ses diverses branches, chez lequel le travail n'a pas une grande puissance productive, qui par cela seul est inhabile à créer de la richesse, est condamné par son impuissance même ou sa médiocrité à s'abstenir de ce qui est possible à d'autres. La guerre sans nécessité est une faute de la part d'un peuple quelconque ; elle est une énormité et une occasion presque infaillible de désastre pour un peuple qui aurait désorganisé ses finances, ou qui ne posséderait pas dans une industrie vivace et bien organisée le moyen de les régénérer.

MICHEL CHEVALIER.

(A continuer.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1866.

La guerre a beau avoir été prévue à loisir et annoncée par de longues controverses préliminaires, elle éclate toujours avec des effets de coup de théâtre comme un changement à vue qui modifie profondément les situations et produit soudainement des émotions nouvelles. Les conditions de la politique deviennent d'un instant à l'autre toutes différentes. La discussion, le raisonnement, sont frappés d'une déchéance subite. Ce qu'on pourrait

appeler la liberté intellectuelle de l'action politique est temporairement suspendu ; on est à la merci des faits ; on se sent exclusivement soumis aux arrêts de la force. La vie politique sort de ses canaux ordinaires et se renferme dans les camps. Les rôles changent avec les sensations. Dans ces momens d'attention passive et d'anxiété intense, on comprend tout à coup ce que valent le patriotisme et l'héroïsme des soldats, ce que peut surtout le génie heureux des grands hommes de guerre inves-

tis de la souveraineté absolue de la force et devenus les maîtres suprêmes des événemens.

Nous sommes entrés, comme témoins, dans cet ordre de sensations et d'intuition depuis que les hostilités ont commencé entre l'Italie et l'Autriche, entre l'Autriche unie à la confédération germanique et la Prusse. D'importants faits de guerre sont déjà accomplis, sans cependant qu'aucun événement décisif se soit produit. Partout l'offensive a été prise par les ennemis de l'Autriche. Les Italiens ont affronté le choc les premiers. Le résultat ne leur a point été heureux. Après avoir franchi le Mincio, ils ont été forcés de le repasser, repoussés des positions de Custozza par les Autrichiens. Il serait difficile, en l'absence de documens officiels suffisans, d'apprécier les causes de l'échec des Italiens dans cette première rencontre; tout ce que l'on sait, et d'après même le témoignage loyal des Autrichiens, c'est que ce n'est point le courage des soldats italiens qui a été en faute dans cette journée: la conduite des troupes a été excellente, et donne le droit de compter sur les qualités militaires de la jeune armée italienne. Le plan de campagne de l'Italie, si l'on en peut juger par les différentes attaques entreprises ou préparées, était hardi et sérieux. Il devait y avoir quatre attaques à peu près simultanées: celle du Mincio par l'armée du roi, celle du Pô par le général Cialdini, celle du Tyrol par les volontaires garibaldiens, celle de Venise et du Frioul par la flotte de l'amiral Persano. Si l'armée du roi eût pu s'établir au-delà du Mincio, il n'est guère douteux que le général Cialdini n'eût réussi à traverser le Pô, et alors on eût vu converger avec énergie vers le foyer des forces autrichiennes tous les efforts des armées de terre et de

mer de l'Italie. L'effet de l'échec de Custozza a été de retarder cette grande tentative d'irruption simultanée. Elle peut être reprise prochainement. Pour notre part, nous conseillerions aux italiens de ne point apporter de précipitation téméraire dans leur prochain essai d'offensive. Malgré l'insuccès, ils ont obtenu l'estime de leurs adversaires, et ils ont donné à leurs amis la conviction qu'ils sont capables de tenir tête à l'Autriche sans avoir besoin de réclamer un concours étranger; la prudence ne leur conseille-t-elle point d'attendre, pour engager une nouvelle opération grave, que les événemens militaires aient pris en Allemagne une tournure plus décidée?

On ne peut nier que les débuts de la campagne n'aient été en Allemagne favorables à la Prusse. M. de Bismark semble avoir communiqué aux mouvemens de l'armée prussienne quelque chose de la brusquerie tapageuse et téméraire de sa politique. Dès l'entrée de jeu, la Prusse a mis la main sur le Hanovre et l'électorat de Hesse, et a ainsi établi et assuré une communication continue entre ses provinces rhénanes et le corps de la monarchie. Elle s'est en outre emparée, par une rapide promenade militaire, de la Saxe, qui ne lui a été disputée ni par l'armée saxonne ni par les Autrichiens. Le profit de l'alliance de la Saxe au point de vue stratégique a été perdu ainsi pour l'Autriche. Cette puissance a par là renoncé à l'un des points d'attaque les plus redoutables auxquels la Prusse fût exposée, et la Prusse, de son côté, s'est trouvée en possession de toutes les commodités de l'offensive. Que l'occupation de la Saxe par la Prusse soit un fait défavorable à l'Autriche, c'est incontestable. Il n'est cependant point difficile de pressentir les causes qui ont forcé

l'Autriche à laisser cet avantage au moins apparent et temporaire à son ennemi.

L'Autriche a dû compter, pour la résistance aux agressions de la Prusse à l'ouest, sur le concours de l'armée fédérale. C'est un succès politique pour elle d'avoir obtenu contre la Prusse l'alliance des états importants de la confédération de l'ouest et du sud et les décisions légales de la diète ; mais le bénéfice militaire du concours fédéral n'a pu se faire sentir aussi vite. On sait combien les contingens fédéraux ont été lents à se réunir, et on a pu craindre un instant que le prince Alexandre de Hesse ne fût point en état de protéger la capitale de la confédération, Francfort, contre une insulte prussienne. Une autre conséquence pénible de la lenteur des fédéraux a été la capitulation de la petite armée hanovrienne, qui, malgré la ténacité de sa résistance, n'a pu parvenir à se faire dégager par les confédérés. Si l'Autriche d'ailleurs voulait à la fois être en mesure de résister efficacement à tout mouvement agressif des armées prussiennes avec le dessein de reprendre elle-même, lorsque les mouvemens de l'ennemi se seraient dessinés, une offensive décisive, sa principale préoccupation devait être de concentrer ses ressources en Bohême, au lieu de les éparpiller d'une extrémité à l'autre d'une ligne trop vaste. Quand on réfléchit à la situation de l'Allemagne et à l'état encore incomplet de l'organisation de l'armée fédérale, il semble que le parti le plus sûr pour l'Autriche était d'attendre sur son terrain et non de prévenir par des pointes hasardeuses les attaques de la Prusse. L'offensive, à moins qu'elle n'atteigne du premier coup la victoire décisive, est ordinairement exposée à des inconvéniens graves. L'Autriche en a fait la fâcheuse expérience en

1859 ; aux affaires de Montebello, de Palestro, de Magenta, c'était elle qui attaquait. Quoique ce soit la Prusse qui marche en avant, quoique l'armée du prince Frédéric Charles et celle du prince royal, l'armée prussienne de l'Elbe et celle de Silésie, fassent des efforts vigoureux pour se réunir en Bohême et couper les lignes de chemins de fer qui servent de bases d'opération et de moyens de concentration à la grande armée autrichienne du général Benedeck, il faut se garder encore de considérer cette offensive comme annonçant une supériorité des armées prussiennes. Il y a eu sans doute sur cette li-ciè-re de la haute Bohême, à Turnau, à Munchengraetz, à Nachod, à Skalitz, des engagemens partiels considérables, où, lors même qu'on ajouterait point foi aux télégrammes présomptueux de Berlin, on doit reconnaître que les Prussiens ont fait preuve d'une extrême énergie ; mais l'invasion de la Bohême est une entreprise hasardeuse où échoua le grand Frédéric lui-même. Avant de prononcer leur attaque principale sur les approches de Josephstadt, les Prussiens ont essayé de détourner l'attention des Autrichiens et de diviser leurs forces par des démonstrations à la limite extrême de la frontière méridionale de la Silésie, sur Oderberg et même sur Oczewin. Les engagemens partiels dont parlent les dernières dépêches n'ont jusqu'à présent qu'une signification : Ils indiquent un effort convergent des deux armées prussiennes : l'armée de l'Elbe, celle du prince Frédéric Charles, semble avoir pénétré le plus avant ; l'armée du prince royal celle de la Silésie, paraît au contraire être arrêtée dans sa marche sur Josephstadt. Dans l'entre-deux, entre Josephstadt et Pardubitz, est évidemment concentrée l'armée de Benedeck, prêt à faire face avec la

masse de ses forces à celui de ses assaillans qu'il pourra combattre dans les conditions les plus avantageuses. On le voit, il est permis de croire qu'on est à la veille d'une grande bataille; les armées prussiennes, malgré l'apparence de l'offensive, sont dans une position critique. De l'avis des juges militaires, l'armée autrichienne attend cette épreuve dans une situation plus favorable, et si le général Benedeck a les qualités d'homme de guerre qu'on lui attribue, il pourra bientôt faire repentir les Prussiens de l'impudence imprudente avec laquelle ils se présentent à lui. Enfin un autre acteur, l'armée fédérale, dont l'organisation doit être aujourd'hui fort avancée, et à qui la diète a désigné pour chef le prince Charles de Bavière sous la direction du général Benedeck, va bientôt entrer en ligne, et à moins que les Prussiens n'obtiennent des succès rapides et décisifs, fera une diversion importante à leurs opérations en Bohême.

Qu'on se place au point de vue militaire ou au point de vue politique, il est manifeste que le grand intérêt de la guerre actuelle est en Allemagne. A côté des chocs qui auront lieu en Allemagne, les opérations dont l'Italie sera le théâtre n'auront qu'un caractère épisodique. Il importe surtout à la France de ne point se méprendre sur cette importance relative des deux guerres; c'est à cette condition qu'elle conservera la neutralité et la liberté d'action que le gouvernement a déclaré vouloir nous ménager dans cette crise. Le péril serait de nous laisser entraîner par nos sympathies si naturelles pour l'Italie à des mesures qui pourraient indirectement altérer notre neutralité envers l'Allemagne. Certes notre neutralité toute seule, telle qu'elle a été expliquée par l'empereur à M. Drouyn de Lhuys, est

déjà d'une utilité singulière pour les entreprises de la Prusse. Elle équivaut pour cette puissance à la disponibilité d'une armée. La Prusse laisse ses provinces rhénanes et la Westphalie entièrement dégarnies de troupes, et peut tourner contre l'Autriche des forces qui devraient être occupées à garder ses possessions occidentales, si elle n'était point assurée des dispositions de la France. Il faut souhaiter du moins que nous en restions là. La guerre est trop peu avancée encore pour qu'il soit opportun d'envisager au point de vue de la politique française les transformations de l'Allemagne qui en seront la conséquence. Il faut cependant prendre acte et tenir note des sentimens avec lesquels les peuples germaniques abordent cette crise. L'esprit de l'Allemagne est positivement contraire à la politique arbitraire et violente du gouvernement prussien. Ce gouvernement méconnaît l'esprit allemand; il entre en lutte avec les tendances véritables du patriotisme allemand; il est au sein de la confédération un promoteur de guerre civile, il fait acte de sécession. Ses desseins et ses entreprises sont jugés presque aussi sévèrement par le peuple prussien lui-même que par les autres populations germaniques. Les manifestations d'opinion qui ont précédé la guerre rendent sur ce point le doute impossible. Malgré l'ébranlement que la guerre imprime toujours aux opinions et aux sentimens d'un peuple, la protestation morale des populations prussiennes continue. Les élections primaires de la nouvelle chambre se font au cri de "point d'argent, si les garanties constitutionnelles continuent à n'être point respectées par le gouvernement." Le mandat de l'opposition, qui formera certainement la majorité, sera de refuser les crédits demandés par le ministère, si

les prérogatives parlementaires continuent à être foulées aux pieds. Le roi, dit-on, ne veut point faire de concessions au parti constitutionnel avant la fin d'une guerre victorieuse ; personne d'ailleurs ne met en doute que, sous le coup d'une défaite, non-seulement M. de Bismark serait forcé de quitter le pouvoir, mais le roi serait contraint d'abdiquer. Quelle que soit d'ailleurs l'issue de la guerre, une chose est certaine, c'est que l'esprit de l'Allemagne en sortira fortement surexcité, et la constitution germanique sérieusement modifiée. En face des calamités déchaînées sur eux et sur l'Europe par l'arbitraire monarchique, les Allemands éclairés ne repoussent même point la perspective d'une confédération républicaine. Sans aller ju-qu'à cette extrémité, il est impossible qu'après la guerre le lien fédéral ne soit fortifié, et que les institutions fédératives ne soient re-trempées dans la liberté et la démocratie. Pour voir l'avenir sous cette couleur, nous n'avons certes point la simplicité de nous laisser leurrer à cette jonglerie de suffrage universel que M. de Bismark entend accommoder, en homme qui est de son temps, aux convenances du pouvoir despotique ; nous n'avons pas besoin d'accueillir avec trop de confiance les projets de réforme fédérale que l'on attribue aux gouvernements restés fidèles à la confédération : il nous suffit d'avoir foi dans l'inexorable nécessité des choses.

.

La chute du cabinet de lord Russell est maintenant un fait consommé. Nous la pressentions depuis plusieurs mois.

Nous ne doutons point que lord Derby ne soit en état de composer, s'il le veut, un ministère fort respectable. La première pensée qui s'était présentée à lui était bien na-

tuelle. Il aurait désiré, paraît-il, que le groupe des 44 libéraux qui ont voté l'amendement de lord Dункellin consentit à fournir un contingent à son administration. Ce groupe renferme des influences parlementaires considérables ; il suffit de nommer des noms tels que ceux de lord Grosvenor, lord Elcho, M. W. Beaumont, M. Lowe, M. Horsman. Après tout, l'ancien torysme, avec ses superstitions et ses violences, a depuis longtemps cessé d'exister. S'il est des whigs qui tiennent aujourd'hui à s'appeler libéraux conservateurs, nous ne croyons point qu'il y ait beaucoup de Tories qui voulussent refuser d'être appelés conservateurs libéraux. Entre des hommes qui ne se distinguent que par une transposition de substantif et d'épithète, la conciliation ne devrait pas être difficile. On dit pourtant que soit par respect pour les traditions de parti, soit par tactique, les libéraux conservateurs, les *abdullamites*, pour les appeler par leur sobriquet désormais historique, tout en promettant l'appui de leurs votes à une combinaison Tory, aiment mieux demeurer en dehors des places. Quant à nous, dans la formation du cabinet nouveau, ce qui nous intéresse le plus, c'est la résolution que prendra lord Stanley touchant la place qu'il y doit remplir. Ainsi que nous le pressentions déjà, il y a quinze jours, il est question de lord Stanley pour les affaires étrangères. Ce serait un événement important pour le continent que l'arrivée d'un pareil homme à un pareil poste. Certes nous ne demandons point à l'Angleterre de se mêler au chaos des affaires continentales, et nous comprenons la répulsion que lui inspirent ces combinaisons politiques qui commencent par l'intrigue occulte pour aboutir aux horribles carnages. Cependant les Anglais vont d'un excès à l'autre : il y a eu

des temps où ils se mêlaient de tout, et ils ont fini par ne plus vouloir se mêler de rien. Entre les deux systèmes, entre l'activité tracassière et l'inertie, il devrait y avoir un milieu conforme à l'honneur de l'Angleterre et aux intérêts de la communauté européenne. C'est ce milieu que nous voudrions voir remplir par lord Stanley. A la place où se sont trop longtemps épanouies les finesses usées et l'aménité fade des vieux

dandies, nous voudrions voir l'application sérieuse, l'intelligence solide, la droiture simple d'un homme jeune, à l'esprit tout moderne, absolument déniaisé des superstitions continentales, et qui, toujours nommé avec éloge par les plus éminents de ses adversaires politiques, M. Mill, M. Gladstone, M. Bright, ne pourrait manquer d'acquiescer l'estime des libéraux européens.

Revue des deux Mondes.

CHRONIQUE DU MOIS.

Paris, 30 juin, 1866.

Les gens qui avaient un peu négligé leur éducation géographique, sont en train de réparer cette lacune en étudiant, sur les cartes, la disposition des pays et la situation des villes du centre de l'Europe. On plante des épingles sur Leipsig, dont le doux nom veut dire *tilleul* et qui gémit de voir ses bons habitants arrachés au commerce pacifique des livres; on en plante sur Dresde, la capitale artistique de la Saxe, si justement fière de son musée, où brille, entre autres chefs-d'œuvre, la plus magnifique Vierge qu'ait peinte le divin Raphaël; on en plante sur Olmutz, dont la citadelle garde le souvenir de la vaillante marquise de Lafayette, venant enfouir sa grâce et son esprit dans ces murailles, pour y adoucir la dure captivité de son mari; on en plante...où n'en plante-t-on pas? et les cartes géographiques ne sont pas seules à recevoir des coups d'épingles; on prétend que la justice en attrape aussi quelques-uns; mais ce n'est pas notre affaire.

Un touriste qui arrive d'Allema-

gne raconte que les esprits y sont tellement absorbés par les événements, que tout autre sujet de conversation est devenu impossible. Vous essayez de parler de Goethe; on vous répond Bismark, et si vous demandez à votre interlocuteur ce qu'il pense de Schiller, ils vous repliquent aussitôt que, de son temps, on n'avait pas de canons en acier fondu.—La musique elle-même, si bien comprise du génie allemand, la musique est atteinte et subit le triste contre-coup de la guerre. Mozart est éclipsé, et les symphonies de Beethoven pâlisent devant les marches militaires.

On a parlé du roi de Hanovre. Ce prince est aveugle, et rien n'était plus triste, dit-on, que de le voir, ces jours derniers, guidé hors de son palais, comme le vieux Bélisaire, et prendre le chemin de l'exil.

Il y a quelques années, j'ai suivi le cours de l'Elbe de Dresde à Bodenbach, à travers un pays ravissant, et je ne puis sans chagrin penser à tous les ravages que la guerre va imposer à ces vallées charmantes,

faites pour la verdure, le soleil et la rêverie ! L'Elbe y déroule ses eaux bleues et transparentes entre deux lignes de rochers pittoresques et de collines ombragées, au pied desquelles s'éparpillent les habitations et les villages ; et l'ensemble a tant de poésie, que depuis longtemps on a donné le nom de *Suisse saxonne* à ce coin séduisant de la terre germanique. Hélas ! c'est là que les chevaux vont piétiner, là que les barbaries de la civilisation, si l'on peut accoupler de pareils mots, vont entasser les ruines ! Pauvre petite Suisse saxonne, où j'ai tant admiré Dieu dans nos œuvres, où la nature est si souriante et le sol si fertile, c'était bien assez pour toi d'avoir été foulé au siècle dernier par Frédéric et dans celui-ci par Napoléon ; tu méritais bien de n'avoir plus à méditer ces vers douloureux du poète :

Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain !

Le caractère de cette Revue nous interdit d'aborder les questions qui se débattent ; mais ce qui nous reste permis, c'est de signaler le côté religieux de certains détails. On se souvient qu'à l'époque de la guerre américaine, les généraux du Nord comme ceux du Sud adressaient à leurs soldats un langage empreint de la plus noble élévation religieuse, et que le président Lincoln a laissé à cet égard des modèles accomplis. Nous voyons des faits analogues se produire dans le conflit actuel.

Un jour de prières publiques a été prescrit avant l'ouverture des hostilités, et le général Benedeck, dans une proclamation solennelle à son armée, parle de " sa très-humble confiance dans le bon Dieu " avec un accent de simplicité vraiment touchante sur les lèvres d'un soldat. Du reste, le feld-maréchal est homme de foi autant qu'homme de guerre, et il a des armes parlantes dont la

devise concorde aussi bien avec son nom qu'avec son caractère. Son écusson porte une croix et une épée d'or, avec cette légende : *Sit nomen Domini benedictum*.

Un journal a cru railler la proclamation d'un des souverains en la qualifiant de *Lettre Pastorale*, à cause des sentiments chrétiens qu'elle exprime. C'est, au contraire, le plus bel éloge qu'on en puisse faire : qu'est-ce que les rois, en effet, sinon des pasteurs des peuples ?

Un de ces drames judiciaires qui effrayent les esprits par les lueurs sinistres dont ils éclairent ça et là les bas-fonds d'une société, vient de se dérouler devant la cour d'assises de la Seine. Nous ne voulons pas raconter la série de crimes reprochés à un monstrueux assassin ni tracer le tableau de mœurs qui se dégage de cette révoltante affaire. Il faudrait descendre dans d'ignobles bouges et dévoiler la dépravation la plus hideuse. Laissons le crime aux prises avec la justice ; mais étonnons-nous qu'en présence de pareilles énormités il se trouve des journaux pour attaquer les principes religieux, prôner la morale indépendante, et prodiguer à l'Eglise le sarcasme et l'injure. " Le catholicisme a fait son temps ! " s'écrie-t-on. Et avec quoi vous défendrez-vous contre les affamés de sang et de luxure, contre les bêtes sauvages du *Fœderis Arca* ? Les gendarmes sont bientôt insuffisants à protéger une société qui ne se protège plus elle-même par ses croyances, et le frein de la loi n'arrête pas longtemps ceux qui ne sont pas retenus par le frein de la conscience.

Chaque année, à cette époque, certains journaux entreprennent une campagne contre les processions de la Fête-Dieu. La vue d'une fête catholique blesse leur matérialisme, et ils demandent à grands cris que

la voie publique soit sévèrement interdite à tout cortège religieux. Qu'il s'agisse du cortège du bœuf gras ou de quelque mascarade du même ordre, c'est bien différent; dans ce cas, nos rues et nos places doivent appartenir sans réserve à la démonstration carnavalesque. Mais que le culte professé par trente-cinq millions de Français réclame le même droit, c'est exorbitant, et il y a là une prétention intolérable.

Pourtant, dirons-nous à ces journaux, quel préjudice social accomplissent, le jour de la Fête-Dieu, les prêtres qui élèvent leurs chants vers le ciel, les enfants qui sèment de fleurs le chemin, les hommes qui s'agenouillent et les femmes qui prient? Le cabaret vaut-il mieux, et, des deux choses, laquelle est le plus capable d'adoucir le cœur? Si vous aviez plus d'hommes inclinés avec respect devant la croix, plus de femmes prosternées au pied de l'autel et du reposoir, vos tribunaux auraient moins de besogne et la statistique judiciaire moins de chiffres affligeants à inscrire dans ses sombres colonnes!

Mais laissons le crime; interrogeons seulement le rapport adressé tout récemment à l'empereur par le garde des sceaux sur l'administration de la justice civile et commerciale en France, et dans ce document même ne prenons qu'un point, celui qui concerne les demandes en séparation de corps.

Il paraît que la chaîne de mariage semble de plus en plus lourde à porter, car chaque année le nombre des demandes en séparation augmente. L'année dernière, il a été formé 2,440 demandes, 280 par le mari, 2,160 par la femme. Que de souffrances et de larmes, il y a derrière ces chiffres éloquentes! 217 demandes seulement ont été suivies de réconciliation 272 ont été rejé-

tées par les tribunaux; enfin 1,822 séparations ont été prononcées.

Si les unions ainsi rompues avaient été protégées par la foi, leur lien subsisterait encore; le Dieu de la charité eût rapproché les âmes, et la société compterait autant d'éléments de force et de moralité qu'elle voit s'agiter dans son sein de membres déclassés, d'existences inquiètes et d'instruments de désorganisation. — "Le catholicisme, a dit un pro-
"testant illustre, est la plus grande
"école de respect qui soit au monde." C'est d'une vérité profonde; et quel ordre social est possible sans le respect?

Les Anglais nous donnent en ce moment même, à propos du câble transatlantique, un exemple d'infatigable persévérance et d'indomptable effort. Il y a un an à peine qu'ils essayaient un éclatant échec; le câble se rompait au milieu de l'Océan, et il fallait abandonner aux flots des milliers de brasses préparées à grands frais. D'autres, se livrant au découragement et rebutés par tant d'obstacles, eussent laissé là, du moins pour un temps, l'onéreuse et difficile entreprise. Mais l'Anglais est tenace; à peine le *Great Eastern* était-il revenu dans les bassins de Liverpool, que les actionnaires s'assemblaient, votaient de nouveaux fonds et organisaient l'affaire sur des bases plus larges encore.

Des perfectionnements nombreux ont été apportés dans la fabrication du nouveau fil: il a été rendu à la fois plus solide et plus léger, et à l'heure où nous écrivons on se dispose à en commencer l'immersion.

A mesure que la construction du câble avançait, dans les ateliers de la compagnie à Greenwich, deux bâtiments transportaient les sections terminées à bord du *Great Eastern*, seul capable de contenir dans ses flancs spacieux la masse énorme de

ce serpent de 2,800 milles de longueur. Les précautions les plus minutieuses ont été prises pour prévenir toute avarie. Hâlé sur le pont par un système particulier, le câble était descendu à fond de cale et enroulé sur lui-même avec méthode par des ouvriers habillés de blanc, chaussés de gutta-percha, et fouillés rigoureusement chaque fois qu'ils se mettaient au travail, afin d'éviter qu'il ne se glissât dans l'enveloppe quelque clou ou débris métallique, tels que ceux dont la présence accidentelle, en 1865, dans le chanvre goudronné avait produit l'interruption des transmissions électriques.

Le *Great-Eastern* doit se mettre en route dès les premiers jours de juillet pour la côte d'Irlande, et après avoir attaché le fil au dernier poste télégraphique européen, il le déroulera dans l'Atlantique avec plus de prudence encore qu'aux expéditions précédentes. Afin d'éviter toute superpositions du câble nouveau avec l'ancien, le bâtiment suivra une

ligne assez éloignée de celle de l'année dernière, et après avoir conduit le fil jusqu'à Trinity-Bay, dans l'île de Terre-Neuve, d'où on lui fera franchir plus tard le golfe du Saint-Laurent, l'escadre pacifique reviendra sur ses pas pour retrouver le vieux câble, que l'on se propose de relever et de rétablir par une soudure dans son intégrité. Si l'opération réussit, on irait l'attacher aussi à la côte américaine en guise de second conducteur. Les ingénieurs anglais espèrent que ces différentes opérations seront terminées avec le mois de septembre, et, si rien ne vient tromper leurs calculs, on pourrait, dès le début de l'automne, communiquer avec le nouveau monde.

Ne serait-ce pas là une incomparable merveille, et de pareilles conquêtes ne valent-elles pas cent fois mieux que celles de la violence ? Elles coûtent moins cher et elles enlacent d'une manière bien plus durable les continents et les peuples.

Revue d'Économie Chrétienne.

CONVERSATION DES DROGUES.

LA NUIT CHEZ UN APOTHECAIRE.

Bonsoir, Opodeldoch ! comment vas-tu, mon cher ?
 Reconnais-tu ma voix ? c'est moi qui suis l'Ether.
 J'attends depuis tantôt avec impatience
 Qu'on ferme les volets, pour rompre le silence ;
 Vois-tu mon bon ami, mes nerfs sont irrités
 De tous les sots propos aujourd'hui débités.
 Les hommes sont plaisants avec leurs maladies ;
 Ils ont, pour se guérir, de drôles de manies ;
 Tel parmi nous jadis faisait le plus grand bien,
 Qui, par leur inconstance, aujourd'hui n'est plus rien.
 — Ah ! que c'est bien parler, mon cher, dit la Verveine ;
 Au fond de mon bocal, je succombe à la peine ;

J'eus aussi mes beaux jours : telle que tu me vois,
 J'étais apte à guérir les peuples et les rois ;
 Dans les temples anciens j'étais entretenue ;
 Vénus était ma mère ! Aujourd'hui méconnue,
 J'expie et mes grands airs et ma fatuité,
 Et je suis au bureau dit de la charité.—

—Mais d'où vient tout ce bruit ? c'est un pauvre chlorure
 S'ouvrant à son voisin, un oublié sulfure ;
 C'est le suc de nerprun, la poudre d'azarum,
 La coque du levant, l'ambre et le galbanum,
 Et mille autres oisifs poussant des cris de rage
 De l'ennui que leur cause un éternel chômage.

—Vous plairait-il, messieurs, de bavarder moins haut ;
 Vous m'avez réveillé, par le diable, en sursaut ;
 Quant aux travaux, le jour, on a fourni carrière,
 On a droit de dormir au moins sa nuit entière.—

—Ah ! ça, ne vas-tu pas faire le grand seigneur ?
 Bouffi de ton succès, prendre ici l'air vainqueur ?
 Que faisais tu jadis, toi, l'huile de morue ?
 Mon Dieu, tout simplement sur le cuir étendue,
 Des gens de Saint-Crépin tu salissais les mains ;
 Ne nous fais donc plus rire avec tous tes dédains.
 Placé sur le pinacle, en vertu d'un caprice,
 Tu verras, mon très-cher, crouler ton édifice ;
 A te parler bien net tu donnes mal au cœur ;
 Si tu crois sentir bon, tu fais fameuse erreur.
 Sans trop te déranger, vois l'anti-scorbutique ;
 Il a depuis longtemps, mon cher, fermé boutique.
 Bien qu'il eût l'entreprise, au moins depuis cent ans,
 De faire grimacer tous les jeunes enfants.
 Aujourd'hui, le voilà languissant sur la place,
 Abandonné de tous, réduit à la besace.

—Qui donc parle si haut ? quel est ce myrmidon ?
 On ne saurait le voir, mais il tonne en bourdon.
 Est-ce un esprit ?—Oh ! non ; c'est un impondérable
 Qui se dit plus puissant que tout être palpable.
 Figurez-vous que *Rien* voulut être un beau jour,
 En dépit du bon sens, quelque chose à son tour.
 Ce néant quelque chose est l'homœopathique ;
 Des travers de l'esprit enfant scientifique,
 Après ses jours de gloire il s'en ira dormir ;
 Devant, comme mensonge, à certain temps finir.

—Dans une antique amphore à forme séculaire :
 Riait de tout son cœur un vieil électuaire.
 Ecoutez-moi, messieurs, moi votre maître à tous :
 Vous êtes aujourd'hui des insensés, des fous.
 Mon Dieu, pourquoi ces cris, ces soupirs et ces larmes !
 Allons ! encore un peu vous prendriez les armes.
 Ne soyez pas si vifs, amis, sachez-le bien,
 L'homme est capricieux et ne s'attache à rien.
 Je dors depuis cent ans : j'étais fort à la mode,

Lorsque pour mes péchés on préféra l'iode ;
 J'en ai pris mon parti ; dormant sur mes lauriers,
 Je vis en bon bourgeois, comme font les rentiers.
 Si je veux, quelque jour, révéler des mystères,
 J'aurai bien observé chez les apothicaires ;
 Dans le siècle dernier, c'était bien le bon temps :
 Pour ne jamais vieillir, on faisait des onguents,
 On rendait le teint frais au moyen d'un cautère ;
 En porter au moins un était belle manière.
 Le soir d'un mariage, on cite les aveux
 D'un époux à sa belle, — Oh ! monsieur, j'en ai deux,
 Et vous n'en avez qu'un, répondit la Lucrèce !
 Du ménage jugez quelle fut l'allégresse !
 Et si je vous parlais de nos grands médecins,
 Vous verriez, sur ma foi, de bien drôles de saints.
 L'un déterge toujours, l'autre met des sangsues,
 Il n'est pour celui-là que des femmes bossues.

Jadis d'un guérisseur la canne à pomme d'or
 Annonçait l'arrivée. En vrai tambour major,
 Chez monsieur son malade, il faisait son entrée ;
 Au pauvre diable ému survenait la suée.
 C'était en vérité pour lui beaucoup d'honneur
 Que dame Faculté lui fit un peu frayeur.
 Et ces nobles messieurs, les beaux apothicaires,
 Du médecin en vogue illustres mandataires,
 Les ai-je vus de près, prenant des airs savants,
 Faire avaler en masse et loochs et stimulants !
 Les malins savaient bien, par la force ou la ruse,
 Faire sur tous les tons chanter leur arquebuse.

Arrêtons-nous ici, montrons-nous tous d'accord.
 Et cessons d'accuser l'inévitable sort.
 Chaque chose a son temps sur la machine ronde ;
 Il arrive pour nous ce que subit le monde.
 Dormons donc tous en paix jusqu'à ce qu'un beau jour
 Le bon public enfin nous reprenne en amour.

Puisque le cher patron a fermé sa boutique,
 Formons un petit bal, faisons de la musique :
 Que les premiers dessus soient pour les vomitifs,
 Et confions enfin la basse aux purgatifs.